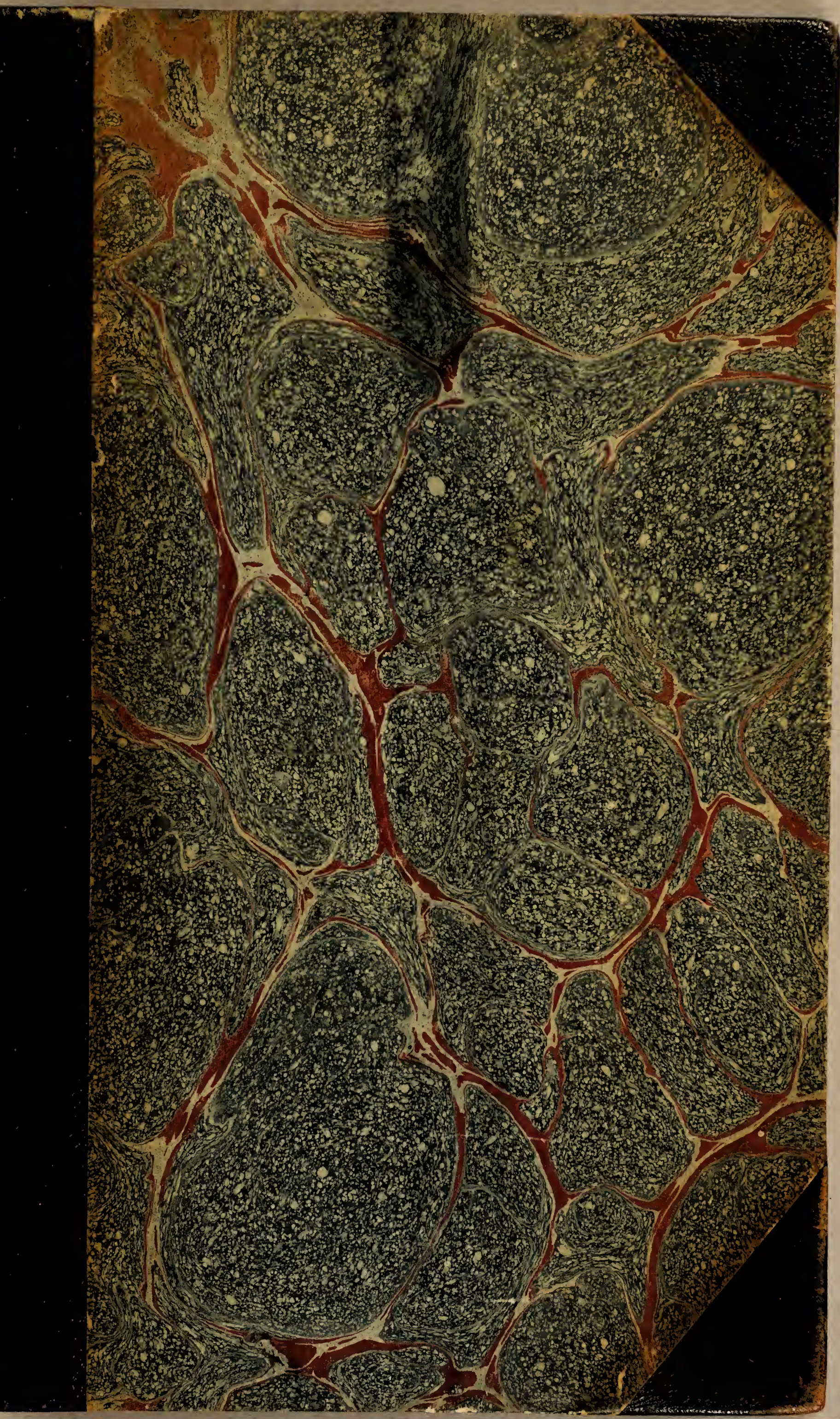

John Carter Brown.

78:5

Beaumarchais.

By Pierre Augustin Caron de Beaumarchais

first printed in after p. 70.

Sabin 4178

# LE VŒU
DE
TOUTES LES NATIONS,
ET
L'INTÉRÊT
DE
TOUTES LES PUISSANCES,
DANS
L'ABAISSEMENT
ET
L'HUMILIATION
DE LA
*GRANDE-BRETAGNE.*

Seconde édition, corrigée par l'Auteur.

---

Votre Conduite eſt une Conduite infame; elle eſt en horreur aux Dieux & aux hommes.

PAROLES D'ALEXANDRE
À DARIUS.

---

229

1778.

# ENVOI

AU

TRÈS HONORABLE

M. M.

## BENJAMIN FRANKLIN,

*Miniſtre-Plénipotentiaire des Etats-Unis de l'Amérique, à la Cour de France.*

ROGER CLARKE BROWN

MONSIEUR,

C'eſt avec juſtice que vous partagez en ce moment, avec la reconnoiſſance des Peuples du Nouveau Monde, l'eſtime & l'admiration de l'Europe & de l'Univers entier.

C'eſt avec juſtice que la renommée a placé votre Nom au rang des Noms les plus auguſtes, parmi ceux qui ont droit à l'immortalité.

La poſtérité apprendra avec attendriſſement que c'eſt par votre digne influence, qu'une partie du Nouveau Monde a changé de face, qu'elle eſt devenüe libre, qu'elle a été triomphante, & qu'une ſi heureuſe révolution a été votre ouvrage.

C'eſt par le dévoüement du patriotisme, & par l'amour de l'humanité le plus exalté, que vous avez ouvert, pour vos dignes concitoyens, la carriere d'un bonheur d'autant plus infaillible, qu'ils ont adopté, avec un Saint Enthouſiasme, les principes qui doivent les rendre heureux à jamais, eux, & leur poſtérité.

Après avoir éclairé aux Vertueux Américains les voyes du bonheur, vous vous faites un devoir de les y conduire. Quel triomphe pour vous, M.! La Sageſſe a formé vos glorieux deſſeins: la prudence les dirige: la fortune les accompagne, la valeur les exécute, & la gloire les couronne.

Les Héros de la Grèce & de Rome ſervoient la Patrie, pour avoir une ſta-

tüe, pour obtenir le triomphe. Ils croyoient que la gloire étoit l'unique ſalaire que les Dieux & les Gens de bien devoient attendre de la reconnoiſſance des hommes.

Rome érigea des ſtatues, & décerna les honneurs du triomphe au vainqueur de Numance & de Carthage : mais Athènes ne donna que deux branches de laurier à celui qui l'avoit délivrée de trente Tyrans.

Les ſept héros de la Perſe, qui exterminerent les mages uſurpateurs, ne voulurent pour eux & pour leur poſtérité, que le privilége de porter un bonnet pointu penchant ſur le devant de la tête, à cauſe que ce bonnet pointu avoit été la marque de leur heureuſe entrepriſe.

D'autres héros que nous préſente l'hiſtoire, après avoir conquis le païs ennemi, ſe contentoient d'autant de terre qu'en meſuroit le jet de leur javelot, après l'avoir lancé, en préſence de l'armée qu'ils avoient conduite . . . .

Pour vous, M. qui dédaignez & les

Statües & les triomphes de Rome, & les lauriers d'Athènes, & le bonnet des Perſes, il n'y a rien d'aſſez grand au monde pour être le prix des ſervices ſignalés que vous avez rendus à votre Patrie.

L'Amérique, ne pouvant reconnoître dignement ſes libérateurs, devra les vénérer à jamais, en quelque ſorte, & de la même maniere, qu'elle vénére les Dieux Immortels. Oui, d'âge en âge, & juſqu'aux plus reculées générations, l'Amérique devra révérer les cendres, & célébrer l'apothéoſe & le triomphe de ſes héros, des *Franklins*, des *Hancoks*, des *Adams*, des *Washingtons*, des *Lées*, des *Putnams*, des *Gates*, des *La Fayettes*, dignes reſtaurateurs de la liberté du Nouveau-Monde.

Daignez, M. agréer que je joigne, en ce moment, mon hommage à celui de toute l'Europe, & de l'univers entier.

* *
*

# LE VŒU
## DE
## TOUTES LES NATIONS,
## ET
## L'INTÉRÊT
## DE
## TOUTES LES PUISSANCES,
### DANS L'ABAISSEMENT
### ET
### L'HUMILIATION
### DE
## *LA GRANDE-BRÈTAGNE.*

---

DEpuis un ſiécle, la Grande-Bretagne cherche à masquer aux yeux de l'univers entier l'irrégularité de ſa conduite, & la perfidie de ſes procédés.

Depuis un ſiécle, elle croit en impoſer à l'Europe, à toutes les Nations, à toutes les Puiſſances, par les fauſſes déclamations répandues dans ſes écrits.

La Grande-Bretagne ne peut ſe laver du reproche d'avoir troublé, depuis un ſiécle, le repos général. Sa conduite inique révolte tout homme qui penſe. Ses infractions des traités, ſes attentats ſans nombre envers toutes les Nations, envers toutes les Puiſſances, démontrent ſon orgueil, ſa cupidité, ſon ambition ſans bornes.

l'Angleterre a voulu faire ſentir, ſans doute, avec trop de hauteur, à la République générale de l'Europe, ce que ſa Puiſſance pouvoit, & ce que ſon orgueil vouloit vis à-vis de tous ſes voiſins.

Tous les faits, tous les événemens dépoſent contre le deſpotiſme, contre la tyrannie de la Grande-Bretagne: ſa conduite, ſes trames, ſes menées, ſes négociations, ſes guerres même, depuis un ſiécle, doivent faire juger à quoi peuvent s'attendre les Puiſſances de l'Europe, ſi ſon orgueil & ſon ambition ne ſont réprimés.

l'Angleterre ne viſe à rien moins, depuis un ſiécle, qu'à prédominer ſur toutes les mers, qu'à donner des fers à l'Europe, à l'univers entier. Qu'on ſuive l'Angleterre, depuis un ſiécle, & on la verra par tout inſultant également ſes amis, comme ſes ennemis, lorſqu'il eſt queſtion de ſon commerce, de ſon aggrandiſſement, ou de dominer ſur l'Océan.

Les démarches hardies de la Grande-Bretagne, & ſa conduite, en allûmant toujours le flambeau de la guerre, ont depuis long tems, annoncé

ſon ambition démeſurée, & ſa cupidité ſans bornes.

Depuis un ſiécle, l'Angleterre a toujours porté ſes vües au-delà de la liberté du commerce & de la tranquillité de l'Europe. L'Eſprit de la Nation Angloiſe eſt enclin à la domination des mers.

Que l'Europe ne s'y trompe pas: la Grande-Brétagne a voulu donner des loix à tous ſes voiſins. Ici, le masque tombe: elle ſe montre à découvert, ſon orgueil lui a fait croire qu'elle étoit arrivée au point de pouvoir aſſervir toutes les Puiſſances & donner des fers à la République générale de l'Europe & du monde entier.

l'Anglois a dit: nous ne permettrons pas que la France mette une marine ſur pied; nous tiendrons la Hollande dans ſon abaiſſement, l'Eſpagne dans ſa foibleſſe; le midi & le nord dans un état de langueur & d'impuiſſance; nous accorderons notre protection à ceux qui ſeront menacés d'être opprimés;.. Ce langage eſt connû par leurs écrits publics, & avoüé & applaudi par la Nation. Si cela ne reſſemble pas au despotiſme, à la tyrannie, toute obſervation eſt fauſſe.

Suivons la Grande-Bretagne, depuis la révolution d'un ſiécle; voyons les différentes violations des traités, & tous les attentats qu'elle a commis contre ſes voiſins, & nous ſerons convaincus que la Grande-Bretagne n'a jamais reſpecté les loix les plus ſacrées, qu'occupée uniquement de ſes deſſeins ambitieux, ou à éten-

dre ſon commerce, elle y a travaillé efficacement, & qu'elle n'a prodigué ſon or dans toutes les guerres qui ont accablé l'Europe, que pour ſubjuguer, s'il étoit poſſible, toutes les Puiſſances, & parvenir à l'Empire ſi deſiré des mers.

Le ſort des *Carthaginois* montre que l'orgüeil eſt bientot ſuivi de l'humiliation; & que ceux, à qui, leur Puiſſance enfle trop le cœur, ſont bientôt forcés de reconnoître leur foibleſſe.

l'Hiſtoire nous apprend que les Nations, qui ont voulu impoſer le joug à leurs voiſins, ont enfin été ſubjuguées, ou reduites dans un état de foibleſſe qui n'attiroit plus que leur compaſſion: les Républiques commerçantes l'ont conſtamment éprouvé. *Carthage* eſt un Exemple bien frappant pour la Grande-Bretagne; *Carthage* faiſoit le commerce de tout le monde connu, & attiroit par là chez elle toute les richeſſes; elle avoit grand nombre de troupes étrangeres à ſa ſolde; elle armoit de puiſſantes flottes, ſes navires marchands couvroient les mers, elle en affectoit la domination; *Carthage* a primé un tems; elle a été ſubjuguée & enfin détruite: ſon nom, ſes tyrannies, les diſcours pleins de hauteur de ſes généraux, & de ſes Négociateurs, ont été tranſmis à la poſtérité, & on ignore preſque où ſont ſes ruines.

*Hannon* traitant pour les *Carthaginois* avec les *Romains* leur déclara: "qu'il ne ſouffriroit pas "qu'ils ſe lavaſſent les mains dans les mers "de *Sicile.*" Ne pourroit-on pas appliquer ce trait aux *Anglois*? Si l'on ne met des bornes à

leurs folles prétentions, ſi l'Europe s'endort, & ne ſonge pas à mortifier leur orgüeil & leur inſolence, ne les verra-t-on pas ſignifier à toutes les Nations Commercantes, " qu'ils ne ſouffri-
" ront pas qu'aucune d'elles oſe ſe laver les
" mains, dans les mers de l'Ancien, ou du
" Nouveau-Monde?"

J'entens un cri général, qui dit: " *le vœu de*
" *toutes les Nations, ainſi que l'intérêt de toutes les*
" *Puiſſances, eſt, que la Grande-Bretagne ſoit humi-*
" *liée & abaiſſée.*"

Toutes les Puiſſances ont un intérêt général, & particulier, qu'aucun pavillon ne prime ſur la mer, & que chacun y tienne ſon rang, ſans en impoſer ni au foible, ni à celui qui lui eſt égal: la liberté du commerce liant la ſociété des hommes & des Nations, toutes doivent concourir à garder religieuſement cette bonne intelligence, qui entretient la bonne harmonie, l'aiſance, & le partage des richeſſes parmi les peuples.

Que deviendroient les peuples, ſi les loix des Nations étoient violées impunément, & qu'on ne connût plus en Europe, que la loi du plus fort? Tout ſeroit confondu; il faudroit néceſſairement revenir à ces tems de barbarie qui dégradent ſi fort l'humanité. On ne peut-être heureux qu'en ſe reſpectant, & s'aidant réciproquement; toute l'Europe eſt donc intéreſſée à maintenir les loix dans leur premiere vigueur, & tout doit concourir à en impoſer à celui qui ôſe les violer.

On ne croit pas difficile de faire revenir toutes les Puiſſances de l'Europe, de l'idée dont on la berce, depuis ſoixante ans, que la Maiſon de *Bourbon* en veut à la Monarchie univerſelle: On ſait que la France a jalouſé, pendant bien longtems, tous ſes voiſins: on connoît les ſoins de l'Angleterre à vouloir perſuader que la France ambitionoit plus qu'elle ne pouvoit. Si dans des tems & des circonſtances qui ont parû favorables à la France, elle a pouſſé ſes conquêtes trop loin, & qu'elle aît donné trop d'inquiétude à la République générale de l'Europe, qu'on jette les yeux ſur tous les différens traités, on trouvera, que dans des tems heureux, cette même Puiſſance s'eſt toujours prêtée à donner la paix, ſouvent même aux dépens de ſes intérêts.

L'Angleterre ne pourroit pas, auſſi aiſément, ſe laver du ſoupçon d'avoir eû des vües ſur cette Monarchie univerſelle. Sa conduite paſſée ſemble ne nous laiſſer aucun doute ſur ſon ambition: elle a allumé le flambeau de la derniere guerre par des hoſtilités qui bleſſent toutes les Puiſſances.

Un Député du Parlement Britanique, ouvre ſon discours, dans cette aſſemblée qui répreſente la Nation en corps, par ces propres mots: „ On ne doit pas tirer un coup de canon, dans „ aucune partie du monde, ſur la mer, ſans la „ permiſſion de la Grande-Brétagne."

Les Romains parvenus à l'Empire de tout le Monde connû; n'auroient pas oſé, dans leur Sénat, avancer un propos ſi haſardé. Toutes les

Nations ſont revoltées d'un diſcours ſi hardi ; on bat des mains, on applaudit à Londres à l'éloquence de l'Orateur ; à quoi peuvent s'attendre toutes les Puiſſances de l'Europe, ſi l'orgüeil Anglois n'eſt pas reprimé ?

Un pareil diſcours prononcé dans un Parlement d'Angleterre, inſulte toute l'Europe.

Car, enfin, quelles ſont les armes dont l'Angleterre s'eſt ſervie juſqu'à ce jour pour opprimer ? Elle a crié dans toutes les cours : *aux Armes : la France en veut à la Monarchie univerſelle.* Ça toujours été ſon cheval de bataille, qui a très bien réüſſi, en ſuscitant des guerres générales dans certains tems, & dans d'autres de particulieres ; négotiations, or, promeſſes, tout a été mis en uſage, tour à-tour, depuis un ſiécle, pour ne pas remonter plus haut. La politique de l'Angleterre, vis-à-vis de la France, a preſque toujours été la même, & ſi elle a eû quelque autre conduite, c'eſt la vüe de ſon aggrandiſſement qui l'a fait ſortir de ſon ſyſtême.

Quelles ſont les raiſons qui, avant qu'on penſât a aucune hoſtilité, lors de la derniere guerre, ont obligé la Grande-Bretagne de s'aſſûrer de ſoixante mille Ruſſes qu'elle avoit pris à ſa ſolde ? Toutes les troupes qu'elle avoit achetées d'avance dans le corps Germanique, prouvent que les Anglois vouloient inſulter la France, & tâcher d'engager une guerre générale dans l'Europe : il ne doit reſter aucun doute que, ſi l'Angleterre n'a ſuivi dans ſes pirateries, aucune formalité de déclaration de guerre ; c'eſt dans la vüe de

pouvoir perſuader que les François étoient les aggreſſeurs.

Si la France avoit voulu s'engager dans une guerre, auroit-elle débuté par laiſſer prendre trois cent de ſes vaiſſeaux & huit mille matelots; cette politique qui n'eſt pas connüe en Europe, porteroit un air de nouveauté, qui auroit peu d'imitateurs? il paroiſſoit plus facile à l'Angleterre d'anéantir la marine de la France, dans ſa naiſſance, que d'attendre qu'elle fût formée.

L'Anglois n'a pas tort: puiſqu'il veut, à quelque prix que ce ſoit, être le maître de la mer, il ne devoit pas laiſſer former une marine en France: c'eſt la ſeule Puiſſance qui puiſſe, en ſe joignant avec ſes voiſins, balancer cet empire, que l'Angleterre veut avoir envers, & contre toutes les Puiſſances. La maniere de faire la guerre en pirates, bleſſe la liberté générale de l'Europe: l'Anglois a voulu par cette démarche hardie, trop faire ſentir ſa Puiſſance à tous ſes voiſins: on ne peut donner aucune couleur favorable à la conduite qui a été tenüe & avoüée par la Nation, puiſque le Roi, ni le Parlement de la Grande-Bretagne, n'ont pas fait reſtituer les vaiſſeaux qui avoient été pris.

Dans le tems que l'Angleterre ne comptoit en Europe que par ſon induſtrie, ſes cris contre la Puiſſance de France paroiſſoient juſtes & raiſonnables; mais depuis que l'Anglois a jetté les fondemens d'une Puiſſance maritime, que nul autre ne peut balancer, l'Europe doit ouvrir les yeux, & craindre, avec raiſon, que l'ambition

Angloiſe, ne porte ſes vües au-delà du ſyſtême de l'équilibre.

Si l'Angleterre pouvoit parvenir à empêcher la France d'avoir une marine, ne conviendroit-on pas de bonne foi, que l'Anglois eſt arrivé à ce point ſi déſiré, qui eſt la domination des mers? Si cette domination étoit une fois bien établie; l'Anglois ſeroit le maître abſolu de toutes les branches du commerce; & nulle Puiſſance ne pourroit naviger, ſans ſa Permiſſion, ſur aucune mer, qu'à la faveur de la grace, qui lui ſeroit accordée, par la Nation Britanique.

Alors, on conviendroit, que le diſcours du Député du Parlement d'Angleterre a été le diſcours d'un grand politique, & qu'il avoit prévû, en faiſant cette belle harangue à la Nation, que " la Puiſſance Britannique ne laiſſeroit pas " tirer un coup de Canon ſur les mers, ſans " ſa permiſſion, dans la révolution d'un ſiécle.

L'inſulte faite au pavillon François en 1755, ſans déclaration de guerre, ni ſans aucune rupture, bleſſe toutes les Puiſſances. Eſt-ce que l'Angleterre ne doit aucuns égards à la République générale de l'Europe? Elle a inſulté cette maſſe qu'elle doit reſpecter.

Le droit de la force ne doit pas ſe faire ſentir avec autant d'arrogance; tous les Etats ſe ſont trouvés bleſſés par la conduite Angloiſe; il eſt des loix ſacrées pour les hoſtilités, les peuples les plus barbares les ont obſervées: pourquoi eſt-ce que l'Angleterre les a perdües de

vüe, & les a foulées aux pieds? L'orgueil aveugle les hommes, & la Grande-Brétagne a crû que ſa Puiſſance la mettroit à labri de toute critique.

" *Nous mettrons cent vaiſſeaux de Ligne en mer,* " *qui oſera branler* ? .. C'eſt là le diſcours ordinaire de l'Angleterre; & par un aveuglement funeſte, cette Nation ſe conduit, comme ſi elle étoit réellement parvenüe à ce degré de puiſſance, qui peut en impoſer à l'univers entier.

Celui qui a le pouvoir en mains; & qui veut trop ſe faire craindre, riſque de s'attirer l'envie de tous ceux qui l'environnent, & par une conſéquence juſte, il doit perdre ſa puiſſance dans la révolution d'un ſiécle. Les hommes en général veulent des amis, mais on ne s'accoutume pas à avoir des maîtres.

Si l'Angleterte n'avoit voulû prêter ſes bons offices que pour conſerver la tranquillité, & l'égalité des Puiſſances de l'Europe, elle auroit joüi à perpétuité de la plus haute conſidération.

J'entens une voix générale qui demande; qu'a fait la Grande-Bretagne de tout l'argent qui eſt entré dans ſon Empire, depuis un ſiécle: des richeſſes ſi immenſes doivent faire craindre toute l'Europe; s'il eſt vrai qu'elle a eû tout l'or du *Bréſil*, depuis cinquante ans, la principale partie des tréſors du *Mexique & du Pérou*; tout l'or & l'argent qu'elle a retirés de ſes voiſins pour les denrées qu'elle leur a fourni; la matiere des eſpéces monoyées doit être commune en

An-

Angleterre, & elle doit être regardée comme la puiſſance la plus riche.... On ſait, à n'en pouvoir douter, que la Grande-Bretagne doit plus de trois milliards de livres tournois: il y a donc contradiction dans ſa puiſſance, & dans ſes reſſources: on aſſûre que rien n'eſt contredit, & que l'Angleterre a reçu tout l'or du *Bréſil*, du *Mexique* & *du Pérou*, par ſon commerce & ſon induſtrie.

On croira, peut-être, qu'une mauvaiſe adminiſtration a dérangé les finances de la Grande-Bretagne. Cela ne paroit guere poſſible, puiſque la Nation régit par elle-même, & qu'elle diſpoſe des fonds à la pluralité des voix, à l'aſſemblée de ſon Parlement; le mot de l'énigme eſt trouvé: l'ambition a abſorbé toutes les richeſſes de la Grande-Bretagne; cette Puiſſance orgueilleuſe a cru dans ſon île pouvoir donner des fers à tous ſes voiſins, elle a voulu dominer; & rien ne lui a paru trop cher pour parvenir à l'Empire des mers. C'eſt l'écueil de toutes les Puiſſances maritimes qui ont l'or & l'argent en abondance, par leur induſtrie & leur commerce, elles veulent ſubjuguer, anéantir tout ce qui les environne: *Carthage* avoit dans ſes ports beaucoup de vaiſſeaux, achetoit des troupes mercenaires, pour faire la guerre à tous ceux, qui s'oppoſoient à ſes volontés: *Carthage* inſulta la République Romaine impunément, pendant long-tems: *Carthage* enfin finit par être ſubjuguée, & anéantie par les armées Romaines.

Une Puiſſance, pour formidable qu'elle ſoit, ne peut guerre donner la loi à la maſſe générale

du monde connû ; l'eſprit de vertige nous fait voir poſſible, ce qui n'eſt ſeulement pas vraiſemblable : on trompe pendant quelque tems ſes voiſins, ſous cette apparence de modération, qui perſuade que toutes nos démarches ſont pour la liberté générale, & pour établir l'équilibre ; & l'orgueil, qui nous fait toujours garder une conduite irréguliere, découvre que nos intentions tendent à notre aggrandiſſement, & rarement au bien public.

L'Angleterre a dit : notre politique ne nous permet pas de nous aggrandir : les mers ſont nos remparts, les vaiſſeaux nos fortereſſes offenſives & défenſives : toutes les acquiſitions que nous feſons ſur l'ennemi ſont des acquiſitions de Commerce, ou de convenance : voilà le langage que l'Angleterre tient, & malheureuſement pour la République générale de l'Europe, il ſe trouve beaucoup de poſſeſſions qui ſeroient néceſſaires à leur Commerce, & beaucoup de places qui leur ſeroient utiles, pour en établir d'autres branches.

Si cette conduite n'eſt pas la conduite d'une Puiſſance, qui s'eſt fait une politique de tout aſſervir, les règles ſont fauſſes, & l'Angleterre doit être regardée comme la Puiſſance la plus déſintéreſſée : ſi elle a ſacrifié tout ſon or & tout ſon argent, pour le bien général de la République de l'Europe ; c'eſt d'autant plus beau que c'eſt la Nation en corps qui dirige elle-même la politique de l'Etat, & qui ſacrifie toutes ſes richeſſes pour le bien public : la Grande-Bretagne ne veut avoir en entier le Commerce de

toutes les parties du Monde, que pour faire des libéralités.

Mais on connoît bien autrement l'eſprit de la Nation Angloiſe: ſa conduite, en s'empreſſant toujours d'allumer le flambeau de la guerre, ne nous laiſſe plus aucun doute ſur ſon ambition: l'Angleterre a toujours commis les premieres hoſtilités: mais ce qu'elle a fait, & qui paroîtra toujours nouveau à la poſtérité, ce ſont ces pirateries qui n'ont aucun exemple chez des peuples policés.

Toute l'Europe a été offenſée, avant la derniere guerre, de l'inſulte faite au pavillon François: la conduite Angloiſe vis-à-vis des François, eſt ſans exemple: les Anglois par leurs pirateries ont fait voir que les Corſaires d'Afrique ne ſont que des apprentifs; oui *Alger*, *Tunis*, *Maroc*, ſont aujourd'hui de mauvaiſes écoles pour les pirates; il faut qu'ils aillent s'inſtruire dans la Grande-Bretagne. Cette Nation qui veut dans la politique, comme dans les ſciences, ſurpaſſer toutes les autres, a voulû donner à l'Africain une leçon de barbarie, & une nouvelle façon de faire la guerre.

La forme irréguliere des pirateries que l'Angleterre a commiſes ne laiſſent aucun doute ſur ſes vûes ambitieuſes; la maſſe générale de l'Europe a été offenſée dans l'inſulte faite au pavillon François, avec ſi peu de ménagement, & ſi peu d'égards, pour la République commune qui doit juger les démarches des Souverains; cette Puiſſance foule aux pieds le droit

des gens, & celui de la Société: dans les ſiécles de la barbarie, tous les peuples travailloient, de concert, au maintien de leur liberté, & l'hiſtoire nous apprend leurs efforts pour la recouvrer, lorſqu'ils l'avoient malheureuſement perdüe; ſera-t-il permis à l'Anglois d'étendre ſa domination à un auſſi haut degré de Puiſſance que la maſſe générale ſoit opprimée? Non cela ne peut pas arriver: l'Anglois s'eſt trompé dans ſa ſpéculation: & l'Europe ſe trouvant intéreſſée, à maintenir l'équilibre & chaque Potentat dans les bornes de ſon pouvoir, doit enfin ouvrir les yeux ſur les dernieres tentatives de la Grande-Bretagne, & voir avec indignation que la politique Angloiſe tend, depuis un ſiécle, à impoſer le joug, en offrant continuellement ſes bons offices, pour l'égalité de l'équilibre & la tranquillité de l'Europe.

L'Angleterre a parû oublier, depuis un ſiècle, ce que peut la France. Elle ne peut pas ſe perſuader qu'elle ſubjugueroit aiſément cette Puiſſance: les peuples attachés à leur Souverain, & aimant ſa domination & ſes loix, ne ſont pas facilement ſubjugués: ſi l'Angleterre a fait des démarches aſſez irrégulieres, aſſez perfides pour offenſer, & s'attirer la haine de toute une Nation, elle avoit ſûrement eſpéré d'engager une guerre générale, qui accableroit par ſon poids, cette Nation qu'elle inſultoit ſi ignominieuſement.

Le feu Roi, Louis XV, a eû des occaſions bien favorables, pour étendre ſes frontieres; ſi le trouble & les horreurs de la guerre, eûſſent été ſon goût dominant, il n'auroit pas donné la

Paix en 1733, à l'Empereur, avec la facilité qui eſt connue du Monde Entier.

Epoque qui doit-être à jamais mémorable; le Monarque François donne à l'Empereur, par les Négociations de ſon Ambaſſadeur, une Paix auſſi déſirée que néceſſaire à l'Allemagne, dans le tems que les armes des Ottomans avoient le plus de luſtre & les plus grands avantages; on ne peut pas regarder avec indifférence une démarche ſi généreuſe du Cabinet de *Verſailles*, comme rélative à ſes intérêts: on voit dans ſes bons offices un Monarque qui chériſſoit l'Europe, & qui vouloit ſa tranquillité; la jalouſie ne lui faiſoit pas deſirer l'abaiſſement de ſa rivale; toutes les démarches de *Louis* XV ont été marquées au coin de la pacification.

La Paix *d'Aix-la-Chapelle* qui aſſûroit le repos de toute l'Europe, eſt un ſûr garant des bonnes intentions de *Louis* XV, pour la tranquillité publique: au milieu de ſes conquêtes, ce Monarque ne prit conſeil que de ſa modération; il rétablit la Paix, reſtitua toutes les places conquiſes, & n'en garda pas une pour le dédommagement d'une guerre ſi couteuſe; il avoit déclaré en prenant les armes qu'il ne vouloit rien pour lui. Auſſi rien n'étoit à ſa bienſéance: ſon Royaume étoit aſſez puiſſant: ſon ambition ſe bornoit aux bienfaits, & à faire le bonheur de ſes voiſins. C'eſt à quoi il mettoit toute ſa gloire. Qu'on trouve, ſi l'on peut, dans toute la conduite du regne de *Louis* XV, la moindre apparence d'ambition, qui tende, comme l'Anglois l'a toujours prétendu, à cette Monarchie univerſelle, à la-

quelle, depuis un ſiécle, ils accuſent la France d'aſpirer.

Les Anglois ſeuls jaloux de la gloire que le Monarque François avoit acquis par le traité d'*Aix-la-Chapelle*, ont tâché de l'obſcurcir, même dans leurs écrits publics : ils ont prétendû que cette Paix étoit l'effet d'une néceſſité forcée, & non du déſintéreſſement de *Louis* XV. Si la haine qu'ils portent à la *France* ne les aveugloit pas, auroient-ils été capables d'établir des principes ſi faux & ſi injuſtes? Qu'on faſſe attention dans quel tems, & dans quelles circonſtances le traité d'*Aix-la-Chapelle* fût ſigné; tout l'univers verra, qu'il faut être Anglois, pour oſer penſer de la ſorte. Les faits peuvent être altérés, mais la calomnie n'a pas le pouvoir de les détruire.

Le Monarque François ſigne la Paix, dans un tems, où il faiſoit la guerre, avec avantage ; dans le moment qu'avec une armée victorieuſe, il étoit prêt à porter l'allarme dans le ſein de la *Hollande.* A la reſerve de *Luxembourg*, les François avoient conquis tous les Pays-Bas-Autrichiens; ils s'étoient même emparés d'une grande partie des domaines que la République des Provinces-Unies poſſéde dans la *Flandres*, & dans le *Brabant* : *Berg-op-Zoom* fortereſſe, qui, juſqu'à nos jours, avoit été regardée imprénable, avoit été priſe d'aſſaut; *Maſtricht* dont on faiſoit le ſiége, pouvoit être réputé pris; *Bois-le-Duc*, *Breda* étoient dans la détreſſe; les Hollandois ne pouvoient empêcher l'armée Françoiſe de pénétrer dans le cours de

la Campagne jusqu'à *la Haye*. Le Général François appuyoit la droite de son armée à *Maſtricht*, la gauche à *Berg-op-Zoom*; par cette position il devenoit inattaquable, & il se trouvoit en état d'étendre les contributions, jusques dans le cœur de la Hollande; peut-on jamais espérer une position plus avantageuse, & plus sûre pour une armée ?

Or, dans cette position qui ne sauroit être contestée, comment la France auroit-elle pû craindre ? La Flandre, qui étoit toute de la domination du Roi, étoit couverte par une armée victorieuse, qui ne pouvoit être dépostée de pas une façon; si le Monarque François n'eut voulû que couvrir ses conquêtes, & ne pas les commettre: cette même Flandre regorgeoit de toutes provisions néceſſaires: elle en auroit fourni abondamment: l'acharnement néanmoins des Anglois contre la France est tel, qu'ils cherchent à lui ravir encore les honneurs les plus légitimes de la Paix d'*Aix-la-Chapelle*.

*La Grande-Bretagne* n'a cessé, depuis un siécle, de découvrir l'ambition sans bornes qu'elle a de dominer, & de s'emparer de l'empire des mers: sa conduite, depuis un siécle, offense tous les peuples, toutes les Puissances, qui ont droit de naviguer.

Suivons la situation des Nations de l'Europe, & tâchons de découvrir, s'il en est quelqu'une qui trouve son avantage au ton impérieux, & à la conduite révoltante de l'Angleterre: voyons si l'intérêt des Puissances ne les porte pas à em-

braſſer un nouveau ſiſtême de Politique. Il eſt démontré que la *Grande-Bretagne* cache les ſiens, depuis un ſiécle ; ſes tentatives ont annoncé, depuis long-tems, à tous ſes voiſins, que la profuſion de ſon or, prodigués dans toutes les guerres, qui ont accablé l'Europe, étoit donnée pour ſubjuguer toutes les Puiſſances, & parvenir à dominer ſur toutes les mers.

Mettons ſous les yeux de toutes les Nations & de toutes les Puiſſances, les démarches téméraires & révoltantes de la *Grande-Bretagne*, depuis un ſiècle : laiſſons parler la ſimple vérité.

## Le Corps-Germanique.

Le voiſinage de l'Allemagne avec la France, leurs forces preſqu'égales, la rivalité qui a regné tant de ſiècles, entre les maiſons d'*Autriche* & de *Bourbon*, a long-tems, entretenu la méfiance : l'*Anglois*, politique habile, a vû cette rivalité avec plaiſir, & a ſçû profiter, ſuivant les circonſtances, des guerres ſanglantes, que ces deux Puiſſances ont ſoutenues avec opiniatreté, pour s'abaiſſer, ou ſe nuire ; ces momens de diſcorde ont toujours été utiles à l'Angleterre, qui, ſe prévalant de la foibleſſe de l'une, ou de l'autre, s'eſt rendue formidable, & même redoutable aux dépens de leurs jalouſies, & de leur rivalité.

Si on pouvoit enſévelir dans un oubli éternel

tous les griefs qui ont altéré la bonne intelligence, qui auroit dû regner entre *la France & l'Empire*, l'Europe y trouveroit-elle un avantage réel & ſa tranquillite? Il en eſt un qui n'eſt, ni chimérique, ni ſuppoſé, qui réſulteroit de cette bonne harmonie, ſi ces deux Corps reſpectables voyoient dans le même point de vüe, où l'ambition de la *Grande-Bretagne* a toujours tendu, en fomentant leurs diviſions.

Perdons de vüe ces tems malheureux, qui ont couté tant de ſang à la République de l'Europe; on trouveroit des reproches trop amers, ſi on mettoit au jour les raiſons de politique qui ont fait mouvoir ces reſſorts; les véritables mobiles de ces troubles funeſtes ont pris leur naiſſance dans l'ambition, en feſant prendre les armes aux Souverains. La poſtérité a le droit de condamner ou d'approuver; mais, ſi tout a été mû par les mêmes raiſons d'Etat, tout doit être enſéveli, & effacé de la mémoire, puiſque les traités les plus ſolemnels & les plus ſacrés ont décidé les querelles. L'intérêt du Corps-*Germanique* l'engage de conſerver, avec la France, une amitié, non ſeulement promiſe, mais affermie par les traités; ces avantages ſont tels que la *France*, ou l'*Allemagne* ne peut les violer ſans ſe nuire.

L'Anglois doit trouver ſon humiliation dans ſon orgueil même: ſon ambition fera ſon abaiſſement. L'expérience prouvera à la *Grande-Bretagne* qu'il eſt toujours dangereux de donner trop d'ombrage à ſes voiſins: & ſi un eſprit de vertige lui a fait entrevoir que ſa puiſſance pouvoit

en impoſer, l'Europe doit la ramener au point où elle doit être: il ne convient à aucune Puiſſance, quelle qu'elle ſoit, de hazarder vis-à-vis du corps général de l'Europe, des démarches qui viſent à l'opprimer, & de ſe reſerver d'engager tout ce corps reſpectable dans des guerres qui mettent tout en feu. Si l'Angleterre, depuis un ſiécle, a voulu donner des allarmes, ſes vües d'ambition ne laiſſent aucun doute, qu'elle eſpéroit toujours, à la faveur de l'incendie, gagner un degré de Puiſſance: en le lui otant, on la replacera dans la balance pour ce qu'elle y doit peſer, dans le ſyſtême de l'équilibre.

Si l'Angleterre n'avoit prodigué ſes richeſſes juſqu'à préſent, que pour entretenir, comme elle l'a prétendu, l'égalité des Puiſſances, & cet équilibre, qu'on cherche dans l'Europe, depuis ſi long-tems, on devroit lui dreſſer des autels, & prendre pour modele une conduite ſi ſage & ſi reſpectable; ſi ce n'eſt pas celle qui nous eſt connüe, c'eſt du moins celle que l'Angleterre nous a voulu faire croire; mais des Exemples ſans nombre qu'elle nous a fourni, ont fait voir, que ſes vües étoient oppoſées à celles qu'elle vouloit perſuader. On ne cherchera pas des époques dans la mémoire de *Cromwel*, ni de ſes Succeſſeurs, on y trouveroit des preuves plus que ſuffiſantes de l'ambition Angloiſe; les tems reculés ſont trop éloignés de nous.

Qu'on jette les yeux ſur le traité de garantie paſſé, avant la derniere guerre, entre la Cour Britannique & celle de Berlin, on verra que la Puiſſance Angloiſe traitoit avec la Puiſſance

Pruſſienne, comme ſi elle eût eû le droit de décider des marches, & des mouvemens de toutes les troupes de l'Empire.

Si cette conduite ne reſſemble pas, en tout, à celle des Romains, dans le moment de leur ivreſſe, elle en approche beaucoup ; le corps *Germanique* avoit-il demandé dans ſa diéte générale qu'il fût mis ſous la protection, & ſous la Sauve-Garde de la Grande-Bretagne, par une garantie ſolemnelle avec un de ſes Electeurs. ?

C'eſt là pourtant l'acte autentique qui exiſte, & qui a été paſſé ſous les yeux de l'Europe. l'Anglois ſembloit dire par une convention pareille, à ce corps, que CESAR reſpectoit, " *Dor-*
" *mez, tranquillement, nous vous mettons ſous notre*
" *protection.*" Si ce n'eſt pas une démarche tyrannique, c'en eſt une qui laiſſe des ſoupçons d'ambition qui doivent néceſſairement ramener la Grande-Bretagne au point de ſa force primitive.

On oſe avancer que les dépenſes énormes que l'Angleterre a faites, pour ſe mettre en état de ſoutenir de grandes guerres, n'ont pas eu pour objet l'équilibre de l'Europe, qu'elle a toujours mis en avant. Une preuve qui ne ſauroit être conteſtée, & qui dévoile l'ambition des Anglois, la voici: ils n'ont jamais prodigué leurs tréſors, ni leurs forces dans les guerres que l'Empire a été obligé de ſoutenir vis à-vis la Puiſſance Ottomane. Eh! Quelles guerres! Elles étoient ſi lourdes, que cette maſſe a plié, plus d'une fois, ſous leur poids ; mais plus le corps *Germanique*

perdoit de ſes forces, plus l'Anglois eſpéroit que cette Puiſſance ſeroit dans la néceſſité d'avoir recours à ſes guinées, pour ſe rétablir des pertes, que ſes malheurs lui avoient fait eſſuier. Le corps *Germanique* dans la victoire touchoit à l'épuiſement de ſes richeſſes. L'Anglois qui paſſe ſa vie à calculer, n'ignore pas que les grands Etats, ſont comme le corps humain, qui ſuccomberoit, ſi on ne lui fourniſſoit des alimens, pour rétablir ſes forces perdües; or, ſi l'Anglois n'a jamais ſuſtenté le corps, que dans les cas, où il a fallu ſoutenir de grandes guerres contre la France, l'Anglois a donc eu en vüe dans ſes libéralités, de s'agrandir & d'abaiſſer cette Puiſſance.

La Grande-Bretagne a ſi ſouvent annoncé dans tous les Cabinets l'ambition de la maiſon de Bourbon, qu'elle étoit parvenue à faire croire que la France penſoit à donner des fers à ſes voiſins: c'eſt à la faveur de cette créance qu'elle avoit jetté les fondemens de ſon deſpotisme & de ſa tyrannie.

La politique Angloiſe eſt meilleure que celle des autres Puiſſances: depuis un ſiècle, elle a ſçu mettre à profit leurs querelles, & le mal qu'elles ſe ſont faites; dans le malheur des guerres, l'Anglois fournit avec plaiſir de gros ſubſides, & ces guinées données à propos, font trouver bien des difficultés, lors qu'il eſt queſtion de négociations de Paix: pourquoi l'Angleterre n'a-t-elle pas ſuivi la même conduite, & n'a t-elle pas ſacrifié ſes richeſſes, lorſque l'*Em*pire avoit ſes armées occupées à défendre le *Da*-

*nube*, comme pour défendre le *Rhin*? On laiſſe à la politique Allemande à réfléchir ſur la prodigalité des richeſſes de la Grande-Bretagne en ſa faveur, dans ces guerres qu'elle a à ſoutenir, ſi tout le corps Germanique eſt intéreſſé à éviter des guerres contre la France: puiſqu'il eſt indubitable que ces deux Puiſſances ne peuvent gueres s'agrandir aux dépens l'une de l'autre, & qu'elles peuvent, tout au plus, ſe faire beaucoup de mal, il eſt bon qu'elles travaillent efficacement à ſe protéger, & à ſe donner des ſecours réciproques, dans les occaſions, où elles peuvent être menacées: les intérêts des différens Princes qui compoſent ce vaſte Empire, ſont ſi fort compliqués qu'il ne ſeroit pas poſſible d'établir un ſyſtême qui fût également rélatif aux avantages de chacun de ſes Souverains; ſi leurs intérêts communs les ménent à maintenir leurs droits & leur liberté, ils peuvent les trouver dans leur poſition & leurs forces reſpectives; s'ils peuvent les employer avec liberté dans ces occaſions qui naiſſent entre les Puiſſances de l'Europe.

Si tout le commerce étoit concentré dans un Etat, il y auroit un manque de ſecours qui énerveroit dans peu les autres Puiſſances: chaque Nation perdroit ſon crédit & ſa conſidération. Si ce partage des richeſſes qui abondent dans les Etats, par l'induſtrie du commerce, étoit bien reparti; le corps Germanique joueroit un bien plus beau rôle, qu'étant forcé de dépendre du pavillon Anglois pour tous ſes beſoins.

Si ces conſéquences ſont juſtes, la politique Angloiſe a porté à faux, & cette Nation auda-

cieuſe n'aura gagné dans ſes démarches haſardées, que l'humiliation de s'être faite voir trop à découvert, & d'avoir affiché un orgueil qui doit revolter toutes les Nations & toutes les Puiſſances.

Les liaiſons étroites qu'il y a eu, long-tems, entre la maiſon d'Autriche & la Grande-Bretagne, ſembloient annoncer à toute l'Europe que leurs intérêts étoient communs, & que l'Angleterre ne pouvoit pas douter que cette Puiſſance ne ſuivit aveuglément ſes deſſeins. On ne peut ſe diſpenſer de voir que ſi les Anglois ont prodigué leurs richeſſes, pour défendre tous les Royaumes & toutes les poſſeſſions de la maiſon d'Autriche; les ſubſides accordés par le Parlement Britannique, dans les différentes guerres qu'elle a ſoutenues, ſont pour les *Pays-Bas*, & pour le bord du *Rhin*: le Royaume de *Hongrie* & de Bohéme étoient trop étrangers aux intérêts de la *Grande-Brétagne*, pour que ſes vûes ſe portaſſent ſur cette partie. Les objets des dépenſes des Anglois ont toujours été rélatifs à leur ambition: les événemens paſſés portent avec eux leurs preuves: l'Angleterre n'a prodigué ſes tréſors, que pour abaiſſer la maiſon de Bourbon. Cela doit être une raiſon plus que ſuffiſante pour prouver à la Puiſſance *Autrichienne*, que les ſecours accordés avoient pour objet, dans tous les tems, l'agrandiſſement de celui qui donnoit, & non la gloire de celui qui recevoit. Car enfin, les Royaumes de Hongrie & de Bohème, & les Etats héréditaires menacés, ſont auſſi chers à la maiſon d'Autriche, que les *Pays-Bas*, l'Italie, & les bords du Rhin; cependant, dans aucun tems, elle n'a pû, par la politique, mener

la Puiſſance Britannique à prendre intérêt dans ces guerres; il eſt donc démontré que l'Anglois n'a jamais abandonné ſon ſyſtême, qui étoit de profiter des diviſions des maiſons de *Bourbon* & d'*Autriche*.

Les écrits qui doivent ſervir à la poſtérité d'enſeignement dans la conduite des Princes, & à la politique des Etats, ne font mention que de la libéralité de la Puiſſance Britanique, & dans la révolution d'un ſiécle, l'Europe croira, que ſes véritables vües étoient poſitivement le bien général de toutes les Puiſſances: des Ecrivains penſionnés ſe ſont prêtés à donner cette idée qui flattoit ſi fort l'Anglois: nous laiſſerons à la poſtérité à juger des véritables ſentimens de la Puiſſance Britannique, dans les dépenſes qu'elle a faites pour la maiſon d'Autriche, & à balancer les avantages qui ont été réverſibles aux Anglois, avec les bons offices qu'ils ont rendus à cette maiſon.

Le tems viendra où la Puiſſance *Autrichienne* connoîtra ſes véritables intérêts, & verra qu'une bonne intelligence avec la *France*, peut être plus reverſible à ſa grandeur, que les diviſions qui ont regné entr'elles, depuis tant de ſiécles: cette bonne harmonie bien affermie les mettroit en état, dans tous les tems, d'avoir cette balance d'équilibre en mains; elles pourroient travailler éfficacement, à la faveur de cette tranquillité qui regneroit dans l'Europe, à rendre leurs peuples heureux, en les laiſſant uſer de leurs différens talens pour le Commerce, l'Agriculture, & l'établiſſement des manufactures.

## La République des Provinces-Unies.

On a vu, long-tems, le Miniſtere Anglois prévaloir dans les délibérations des Aſſemblées de la République des Provinces-Unies : il ſeroit difficile de pénétrer dans les replis du cœur, & dans la conduite de ceux qui ont donné leur voix, pour engager la République à ſe mêler de toutes les guerres qui ſont nées dans l'Europe. Lorſqu'un de leurs Stadhouders voulut devenir Roi d'Angleterre, les raiſons d'Etat qui les portoient à la guerre avoient leur ſource dans l'ambition : il ſeroit inutile de rechercher, par des raiſonnemens Syſtêmatiques, les vües qui ont déterminé cette République aux guerres ſanglantes qu'elle a ſoutenues : l'Autorité du Stadhouder étoit parvenue à un ſi haut degré de Puiſſance, qu'il menoit toutes les voix à ſon avis : il ſemble même que la mort de ce grand Prince ne laiſſa pour tout héritage aux *Provinces-Unies* qu'une haine qui tenoit de la fureur, contre la Puiſſance Françoiſe : les négociations ouvertes par le Monarque François, pour donner la paix à l'Europe, laiſſeront à la poſtérité un monument de hauteur, d'une République naiſſante, vis-à-vis de ſa bienfaitrice, qui ne ſera pas croyable puiſqu'il n'eſt pas vraiſemblable.

La proſpérité & les grandes richeſſes ont fait oublier, quelque-fois, à la République, ce qu'elle devoit à une Puiſſance qui lui avoit donné la main, pour la tirer du précipice où elle alloit tomber dans ſa naiſſance ; qui l'avoit toujours ſou-

ſoutenue dans les revers, & dans la mauvaiſe fortune ; ſi toutes ces raiſons de bienfaits n'ont pas pû mettre les *Provinces-Unies*, dans les étroites bornes de ce qu'elles devoient, & de ce qu'elles pouvoient : on doit oublier tous les tems de factions qui n'avoient pour but que d'abaiſſer une Puiſſance qui jalouſoit l'Anglois, mais elle ne méritoit pas que la *Hollande* eût de pareils ſentimens.

En effet, la Hollande avoit trop voulu, dans ſa naiſſance, à l'inſtigation de l'Angleterre, morguer la *France* ; cela lui attira l'orage furieux qui tomba ſur elle en 1672 ; le Monarque François, voulut humilier une République qui avoit pris trop de hauteur avec lui. Tous ces tems reculés, qui n'avoient aucun ſyſtême d'agrandiſſement, doivent être enſevelis dans un oubli éternel. Il eſt hors de propos d'examiner ſi cette politique d'Etat étoit bien ou mal fondée ; mais, dans l'état où ſe trouve l'Europe, l'intérêt de la Hollande eſt-il qu'elle ſoit étroitement liée avec l'Angleterre, ou doit-il lui dicter une autre conduite ? Si l'eſprit de parti eſt banni de ſes aſſemblées ; ſi la voix du bien général forme ſes délibérations, la République ſera pacifique, & ne prodiguera pas ſes richeſſes & ſes forces dans des guerres ruineuſes où la Grande-Bretagne pourroit l'entraîner.

La poſition de la Hollande, & la conſtitution de ſon état l'oblige, ſi elle n'examine que ſes véritables intérêts, à ſe maintenir toujours dans la paix : elle ne peut trouver de véritable grandeur, de Puiſſance réelle, que dans cette con-

duite. Lorſque la République ne ſera pas attaquée, elle ne doit pas prendre les armes: elle ne ſauroit être trop en garde vis-à-vis de l'Angleterre: elle ne ſauroit trop ſe méfier de ſon ambition qui voudroit tout envahir.

Si les *Provinces-Unies* partagent avec l'Europe tous les biens qui ſont répartis ſéparément dans chaque état, par l'induſtrie du commerce; ſi la République fournit également à tous ceux qui vont ſe pourvoir chez elle; ſi elle revend les mêmes denrées qu'elle vient d'achêter dans un tems d'abondance, & qu'elle fait repaſſer dans les calamités, on doit regarder la Hollande, comme la Mere-Nourrice de toutes les Puiſſances; elle doit donc beaucoup gagner à entretenir la paix dans ſes Etats; ſi l'Hollandois part de ce Principe, l'Anglois ſentira par la diminution de ſon commerce, qu'il eſt néceſſité à entretenir la paix, ſi ſes intrigues de Cabinet n'engagent pas la Hollande à partager avec lui le fardeau.

Il eſt démontré que les Hollandois ſont les facteurs de toutes les Puiſſances qui ont guerre, lorſqu'ils obſervent une exacte neutralité: il la faut ferme, inviolable & ſacrée: la moindre atteinte portée à la Neutralité leur feroit perdre toute confiance, & les entraîneroit dans les disgraces qui ſont attachées à la guerre. La fortune eſt une déeſſe volage qui ſe plaît à donner l'avantage tour-à-tour à un des deux partis; & par cette faveur, elle les conduit ſouvent tous les deux à l'épuiſement. La liberté du commerce que les Hollandois peuvent avoir, par le ſyſtême

de la Neutralité, n'a pas ces caprices à craindre ; & la République peut fleurir des divisions que les autres Puiſſances peuvent entretenir entr'elles.

La ſituation de la Hollande a beſoin comme toute République ſage, que ſes délibérations ſoient marquées au coin de la pacification, & que tous les membres de cet Etat preférent le bien général à leurs vües particuliéres.

Si la Hollande eſt de bonne foi, elle conviendra que les plaves ſaignent encore des coups réitérés que la Grande-Bretagne lui a portés: ſi elle a oublié les mauvais traitemens qu'elle a eſſuyés, dans plus d'une occaſion, elle ne doit pas moins peſer dans la balance la plus juſte, ſi le mal qu'elle a reſſenti dans ces différentes ſécouſſes, ne l'emporte pas ſur les bienfaits qui lui ont été accordés: elle trouvera, ſi elle examine avec attention, que la politique Angloiſe a toujours porté dans ſes libéralités, & dans ſes attaques, l'empreinte de l'ambition, & de l'abaiſſement du commerce de la République; ſi l'Anglois n'a pu tout abſorber, il en a diminué pluſieurs branches ; celle de la pêche en eſt une bien conſidérable, & toujours exiſtante : la Hollande a donc reſſenti les effets de la tyrannie Angloiſe, qui lui ont plus porté de préjudice, que cette chimére que l'Angleterre lui a voulu faire croire, que la France vouloit l'opprimer. La dégradation de ſon commerce eſt un mal réel, & l'épouvantail de la Monarchie univerſelle eſt ſi chimérique, que la poſtérité ne croira pas, en exami-

nant les conſtitutions des Etats, que cette fable aît pû prendre créance parmi des peuples éclairés : elle eſt ſi fort dépourvüe de vraiſemblance que la paſſion ſeule lui a donné crédit, & a armé toutes les Puiſſances, pour en abaiſſer une.

Cet aveuglement, ou cette ivreſſe n'a pû prendre créance que dans les eſprits d'une Puiſſance, comme la Grande-Bretagne, qui a cru, parcequ'elle avoit une marine formidable, pouvoir en impoſer à toute l'Europe, & mettre aux fers la République générale.

L'année 1723 nous met ſous les yeux des eſſais qui reſſemblent beaucoup à cette ambition de tyrannie: la Grande-Bretagne voulut éprouver alors, ſi ſa Puiſſance étoit parvenüe à cette domination qui la dévore. Elle envoya trois flottes, à la fois, en trois extrémités du monde, l'une à *Gibraltar* conquis, & conſervé par ſes armes, l'autre à *Porto-Bello*, pour oter au Roi d'Eſpagne les tréſors des Indes, & la troiſième dans la mer Baltique, pour empêcher les Puiſſances du Nord de diſputer leurs droits. Si la France eût tenu une pareille conduite, l'Angleterre auroit mis l'Europe en feu, & auroit crié: " Aux " armes: *la France veut opprimer la République* " *Chrétienne.* " Si l'Europe avoit réprimé l'inſolence Angloiſe qui inſultoit toutes les Puiſſances par ſa conduite impérieuſe, la Grande-Bretagne n'auroit pas oſé, dans ſa derniere tentative, engager une guerre de piraterie, ſans reſpecter ni le droit des gens, ni celui de la ſociété.

Des politiques d'Etat laiſſerent aller l'Angleterre trop avant dans une démarche ſi hardie: les Puiſſances de l'Europe ne ſentirent pas aſſez alors, ſes conſéquences; & l'Anglois a profité, depuis, avec adreſſe, de leur peu d'intelligence, pour augmenter ſa Puiſſance ſur mer, & s'approprier de plus en plus le commerce, eſpérant, à la longue, pouvoir ſubjuguer tous ſes voiſins, & faire trembler les peuples les plus éloignés de la Grande-Bretagne.

C'eſt donc l'Angleterre qui a jetté les fondemens de cette Monarchie univerſelle qui a effarouché tous les Eſprits, depuis un ſiécle: on ne doit pas être éloigné de croire que ſi elle eût pû parvenir à engager, par une guerre générale, toutes les Puiſſances à détruire la France, elle ne fût venue à ce point ſi déſiré de la domination des mers.

Eut-elle joui long-tems du plaiſir de dominer? Non: alors toutes les Puiſſances ſe ſeroient liguées, & euſſent fait cauſe commune pour faire rentrer l'Angleterre dans ſon premier état. Il ne peut être d'aucune combinaiſon qu'une Puiſſance joüiſſe paiſiblement, pendant longues années, du fruit de la tyrannie: l'Europe eſt montée de façon que la Puiſſance ambitieuſe peut faire beaucoup de mal, mais elle ne peut pas opprimer; & l'Anglois étoit ſi loin de ce degré de Puiſſance, qu'il ne pouvoit entrevoir où portoient ſes forces: elles ne lui ont perſuade de tout oſer, que par l'aveuglement d'un orgueil qui a abſorbé toutes les combinaiſons que ces grands politiques eûſſent été en état de faire, s'ils n'euſ-

ſent pas été follement enivrés de leur prétendüe grandeur.

Il eſt de l'Intérêt de l'Europe de replacer la Grande-Brétagne dans les bornes de ſon pouvoir ; toutes les Puiſſances ſont intéreſſées à maintenir l'équilibre, & la bonne harmonie qui doit néceſſairement regner, pour que chaque Nation jouiſſe paiſiblement des avantages que la nature lui offre par ſa poſition, & de cette paix ſi néceſſaire au bien des peuples. C'eſt le vœu de toutes les Nations, c'eſt l'intérêt de toutes les Puiſſances, qu'on remette l'Anglois à ſa place, & qu'on ne lui laiſſe pas pouſſer trop loin ſes vües ambitieuſes.

Qui a plus d'intérêt que la Hollande à cet arrangement d'équilibre ? Comme Puiſſance commerçante, elle doit deſirer plus que toute autre, la tranquillité ; & elle doit en même tems, craindre plus qu'une autre la ſupériorité de l'Angleterre, ſi elle alloit trop loin ; ſi la politique d'Etat ne l'oblige pas à fournir des forces contre la Grande Bretagne ; elle l'oblige, ſans difficulté, à l'exacte neutralité.

Que la Hollande jette les yeux ſur la politique du fameux de *Witt* ſon ancien Penſionaire, & elle ſera convaincüe que le parti de pacification eſt le ſeul qui lui convient, & qu'elle doit ſe méfier de l'Angleterre plus que de toute autre Nation, pour le ſoutien de ſon commerce, qui fait l'ame & le nerf de ſes Etats. Des villes conquiſes par quelques Puiſſances inquiétes qui les environnent, peuvent tout au plus porter préjudice aux Provinces qui ſont le théâtre de la guer-

re: à la paix, ces villes ſont toujours rendües: le ſol reſte: on éprouve, ſeulement, des dégradations faciles à réparer. Il n'en eſt pas de même du Commerce: une branche otée du corps, le met dans la langueur: c'eſt une paraliſie qui mêne au dépériſſement de tout le tronc.

La rivalité des deux Puiſſances Maritimes, auroit dû ranger, depuis long-tems, la Hollande dans le ſyſtême d'être arbître, & non partie, dans les différens qui ſurviennent entre les Grands Potentats: elle n'auroit pas perdu les précieux établiſſemens qui ont paſſé ſous une autre domination; & ſon commerce n'auroit pas éprouvé les altérations qui ſont connües, & qui ont mis plus d'une fois cette République dans la dure néceſſité d'avoir recours à la Puiſſance qui l'opprimoit d'avantage.

La République des Provinces-Unies ſera toujours heureuſe, ſi elle ſait éviter les guerres; & ſi toutes ſes vües tendent à la tranquillité de l'Europe, & à procurer des richeſſes à tous ſes habitans. Sa conſtitution d'Etat l'invite à cette ſageſſe, & elle trouvera dans cette conduite toute la protection qu'une Puiſſance pacifique doit ſouhaiter, & deſirer.

## Les Puissances du Nord.

Le Dannemarc, & la Suéde ont éprouvé, plus d'une fois, ce que peut la Puiſſance Britannique, vis-à vis des Nations qui n'ont pas leurs principales forces dans la marine. Si l'Angleterre a pris la voye de conciliation dans bien des

occaſions ; ſi elle a prêté ſes bons offices amicalement, pour être médiatrice de la paix, dans les guerres qui ſe ſont élevées dans ces pays éloignés, la Suéde & le Dannemarc ont éprouvé le ton impérieux & déciſif, que la Grande-Bretagne a pris dans les derniers tems. L'Année 1723 laiſſe une époque de dureté, & de tyrannie, au Dannemarc, à la Suéde, aux villes Anſéatiques, qui doit faire voir à cette partie du Nord, que l'Anglois porte trop loin le despotisme pour décider leurs querelles, & le rang qu'ils doivent tenir ſur les mers.

Si les Anglois gagnent trop d'empire ſur la mer, il faut néceſſairement que les Puiſſances du Nord deviennent leurs tributaires, & par le laps du tems, ces pays ne ſauroient faire aucune portion de commerce, ſans la protection de la Grande-Bretagne. Leur poſition demande une balance dans l'équilibre des forces des Puiſſances maritimes, qui leur aſſûre la liberté de naviger, ſans être aſſujeties à dépendre de perſonne en particulier.

Comme le commerce amêne l'abondance & les richeſſes dans tous les Etats, il eſt de la ſaine politique de tenir toutes les Puiſſances dans une juſte égalité de pouvoir, pour que le partage du commerce ſoit égaliſé, autant qu'il eſt poſſible, vis-à-vis de toutes les Nations.

Le Nord, par ſa poſition, a plus beſoin qu'aucune autre contrée, que l'Anglois ne prenne pas trop de ſupériorité ſur la mer ; les conſéquences en ſeroient trop dangereuſes : cette partie lan-

guiroit pendant quelques années, mais à la longue, la maladie deviendroit incurable.

Le traité de ſubſide paſſé par l'Angleterre avec l'impératrice de Ruſſie, avant la derniere guerre, l'acte du Parlement qui accordoit les ſommes néceſſaires pour ſoûdoyer ſoixante mille Ruſſes, & entretenir vingt vaiſſeaux à la diſpoſition de la Grande-Bretagne, annoncoit aux Puiſſances de Suéde, de Dannemarc, aux villes Anſéatiques, qu'elle avoit des vües ſuſpectes, pour ne dire rien de plus. Car, enfin, ces précautions priſes dans un tems, où tout étoit tranquille en Europe, & qu'on ne penſoit à aucune hoſtilité, ces précautions avertiſſoient les Puiſſances de la mer Baltique que l'Anglois avoit conçu le deſſein d'engager une guerre vis-à-vis de la Puiſſance Françoiſe, & que non content de faire de gros préparatifs dans ſes Etats, pour porter les premiers coups avec ſupériorité dans les mers de l'Amérique, il avoit voulu à la faveur de ſes guinées, ſoûdoyer un gros corps de troupes étrangeres, & entretenir une marine pour en impoſer au Nord, au cas que les Puiſſances jalouſes de leur liberté qui doit regner ſur toutes les mers, vouluſſent offrir leurs bons offices, pour ramener l'Anglois à réparer l'inſulte faite au pavillon François, contre le droit des gens & la foi des traités.

Toutes les précautions priſes par la Grande-Bretagne, ſous les yeux de l'Europe, avant de commencer ſes pirateries, ont annoncé à toutes les Puiſſances ce qu'elles doivent craindre de cette nation orgueilleuſe: l'inſulte faite à la

France, attaquoit la liberté du Nord & du midi: tous les membres du corps général de l'Europe ont été bleſſés dans les premieres hoſtilités, ſans aucun égard ni aux traités, ni à ce que ſe doivent les Peuples policés. L'Anglois eſpéroit donc, ou ſa conduite a été fauſſe, d'engager toute l'Europe dans la guerre illicite qu'elle entamoit: elle s'étoit aſſûrée d'avance de toutes les forces qu'elle avoit pû mettre à ſa ſolde, pour en impoſer, ſi elle ne pouvoit pas tout amener à ſon but. La politique Angloiſe qui n'eſt jamais oiſive, a enfanté ce dernier ſyſtême qu'elle a mis au jour dans la derniere guerre. Tous les argumens des ſavans politiques Bretons ne ſauroient démontrer la conduite de l'Angleterre ſous d'autres faces que celles de la tyrannie.

Si l'Anglois veut opprimer, ſi l'Anglois veut ſe faire craindre, enfin ſi l'Anglois s'aſſûre de groſſes armées ſur mer, & ſur terre, dans la paix la plus profonde, il annonce qu'il veut en impoſer à la République générale, par la crainte, ou par la force, & fera tout au plus connoître ſon ambition; ſa puiſſance doit perdre, au-lieu de gagner: l'Europe en corps doit-être reſpectée: quiconque oſe ſuivre un autre ſyſtême, doit-être humilié; ſi l'Anglois trop fier de ſa poſition & de ſes richeſſes, trop enivré de ſa Puiſſance Maritime, a cru pouvoir dans ſon île ſe faire un devoir de joüer tour-à-tour toutes les Puiſſances, le tems qui eſt un grand maître, doit lui apprendre qu'on doit ſe méfier de tous les piéges que l'orgueil, ou l'ambition nous tendent.

Que deux Puiſſances par jalouſie, ou par in-

térêt, eſſayent de ſe détruire ; ou de s'abaiſſer réciproquement ; qu'elles meſurent leus forces avec opiniatreté, & même avec aigreur ; cette démarche n'a rien de contraire au droit des gens, ni à celui de la ſociété ; mais qu'une des deux engage une guerre, ſans qu'elle ſoit revétüe des ſolemnités convenues dans l'Europe policée, je décide, ſans héſiter, qu'elle offenſe non ſeulement celle qu'elle attaque, mais qu'elle donne une atteinte à la liberté du corps général de la République.

Pour convaincre toutes les Nations & toutes les Puiſſances que l'Anglois a été l'agreſſeur dans la derniere guerre, on n'a qu'à conſidérer ſi la France pouvoit ſe promettre quelqu'avantage dans une pareille querelle; elle n'avoit pas de gloire à eſpérer en méſurant ſes forces maritimes, avec celles de la Grande-Brétagne ; elle n'avoit pas de conquêtes à faire : donc cette Puiſſance ne pouvoit pas & ne devoit pas s'engager dans une guerre. L'Angleterre, au contraire, ne voyoit dans ſon entrepriſe aucun danger ni pour ſa gloire, ni pour ſes établiſſemens, puiſqu'elle ne vouloit qu'engager une guerre ſur mer. Si rien ne pouvoit contrebalancer les avantages que la Nation Britannique eſpéroit de ſes hoſtilités, on peut juger que c'eſt ſon pavillon qui a commis les premieres inſultes. On a tant d'exemples de cette conduite de la Grande-Bretagne, que cette démarche ne pouvoit paroître nouvelle aux yeux de l'Europe. On dira peut-être qu'il eſt étonnant que la République générale ait ſouffert dans bien des occaſions de ſes démarches auſſi hardies, & auſſi offençantes. Les

politiques d'Etat, plus encore le bien de la tranquilité qui fait celui des peuples, doit avoir déterminé les Souverains, ſans doute, à ſouffrir de pareilles incartades; mais trois ou quatre cent vaiſſeaux, ou huit à neuf milles matelots pris aux François, ſans aucune déclaration de guerre, la plus grande partie enlevés dans des ports Neutres, aſyles regardés, juſqu'à nos jours, comme ſacrés, forçoient le Monarque François à ne plus diſſimuler la vengeance. En ſe feſant juſtice de l'inſulte qui lui étoit faite, il travailloit à faire reſpecter toutes les Nations qui pouvoient êtres offenſées.

L'Anglois a beau faire, il ne pourra donner le change ſur ſes deſſeins ambitieux: toute l'Europe a vu que l'Anglois vouloit opprimer, & anéantir, s'il eût pû, toutes les branches de commerce, que les Puiſſances de l'Europe font en Amérique, & dans les Indes. Sa conduite & ſes grandes dépenſes ont toutes été dirigées à ce but, depuis un ſiècle. C'eſt une leçon qui doit faire ouvrir les yeux à toutes les Nations, à toutes les Puiſſances, & qui demande une exacte attention pour ne pas laiſſer monter la Puiſſance Britanique au point où elle aſpire.

Il ne ſuffit pas que l'Angleterre ne faſſe dans le moment préſent aucun mal aux Puiſſances du Nord, il faut qu'elles évitent par leur prévoyance, qu'elle puiſſe leur en faire dans la ſuite. La démarche impérieuſe de 1723 déja citée, annonce au Dannemarc, à la Suéde, & aux Villes Anſéatiques, le ton de ſupériorité & impoſant, que la Grande-Bretagne prend: une ſeconde ten-

tative de pareille Nature apprendroit à la mer Baltique qu'elle devroit ſe conformer aux volontés de la Nation Angloiſe. Les Nations doivent gémir de voir leur patrie en danger d'être opprimée: la ſageſſe des Puiſſances du Nord doit prévénir ce malheur.

## L'ESPAGNE.

Cette formidable Monarchie d'Eſpagne ſe trouve réduite aujourd'hui, dans un état de langueur qui la menace d'une maladie incurable, ſi elle ne met en uſage des remedes aſſez puiſſans, pour ſapper le vice du mal qui la ronge imperceptiblement. Cette fiévre lente peut mener le corps à la deſtruction, ſi l'on n'applique des remedes efficaces; les palliatifs ne détruiſent pas la paraliſie, il faut des topiques pour redonner au corps de la Monarchie Eſpagnole la force qu'elle peut retirer des membres qui lui reſtent, pour ſe garantir de la tyrannie dont elle eſt menacée.

Ce projet de la Monarchie univerſelle de notre continent chrétien, commencé par *Charles* V, mal ſoutenu par *Philippe* II, qui, de ſon aveu, ſacrifia quinze cents millions pour aſſervir l'Europe, n'aboutit qu'à conquérir le Portugal. *Philippe* III, regna ſans porter plus loin ſes vües, & vit toujours tomber ſon Royaume dans l'épuiſement: le commerce échappa des mains des

Eſpagnols, & l'or du Pérou devint le partage de tous les marchands de l'Europe ; l'Amérique Eſpagnole, malgré les loix ſévéres du Monarque, prodigua ſes richeſſes aux négocians de France, d'Angleterre, du Nord, de l'Italie: c'étoit pour eux que le Pérou & le Mexique avoient été conquis. La Monarchie Eſpagnole ayant perdû ſon commerce devint ſous *Philippe* III, un vaſte corps ſans ſubſtance: la force réelle lui manquoit, ainſi que le nerf pour la faire mouvoir: la transplantation de ſes ſujets que l'appas du gain attiroit dans le Nouveau-Monde, perte réelle dans l'eſpéce des hommes, l'abondance des richeſſes paſſées dans des mains étrangéres, en fûrent les Principes.

*Philippe* IV. hérita d'un Royaume foible & preſqu'épuiſé: il perdit le Portugal, le Rouſſillon, la Catalogne, & le laiſſa dans le même état de décadence où il l'avoit trouvé. Tous ces coups portés à la Monarchie Eſpagnole, ne lui laiſſerent pas ſeulement l'eſpoir de pouvoir jouir paiſiblement de ſes domaines: quatre générations paſſées éloignerent bien le projet ambitieux que *Charles* V, avoit de donner des fers à tous ſes voiſins. Tous les Princes doivent voir, que, toute Puiſſance qui veut impoſer des loix, & tendre à la tyrannie, risque non ſeulement de s'attirer la haine générale, juſte récompenſe de l'orgueil, mais doit perdre toute ſa conſidération & ſa Puiſſance.

Les démembremens de la Monarchie Eſpagnole ſe trouvoient incorporés dans les différens

Etats de la République générale de l'Europe: ces traités de paix qui les ont assurés aux Puissances qui en jouissent, ne peuvent lui laisser aucun espoir, ni aucune envie de les revendiquer, que dans le cas, où des guerres injustes mettroient l'Espagne en état de profiter des loix de la guerre, pour rentrer dans ses anciens domaines. Cette Puissance qui a tant perdu dans des crises malheureuses, est encore si respectable, que si elle maintient ses droits, elle peut entrer pour beaucoup dans la balance de l'équilibre.

La Grande-Bretagne fut constament liée avec la France, tout le tems qu'elle crût que cette alliance lui étoit nécessaire pour abaisser la branche ainée d'Autriche: l'amitié avoit moins de part à leur union, que l'intérêt commun qu'elles avoient de réduire la Monarchie Espagnole au point où elle devoit être. Si ce système a été utile & avantageux à l'Angleterre, ne trouveroit-on pas une nécessité d'Etat qui forceroit l'Espagne & la France à réünir leurs forces, pour remettre la Grande-Bretagne à la place où elle doit être pour la juste balance de l'équilibre.

Si l'Espagne consulte ses véritables intérêts, on doit présumer qu'elle ne sauroit s'empêcher d'unir ses forces à celles de la France, pour apprendre à l'Anglois à ne pas insulter avec impunité toutes les Puissances qui ont droit de naviger. Car, enfin, si la bonne foi, & les traités les plus sacrés, & les conventions les plus solemnelles, cimentés formellement par les trai-

tés généraux, & particuliers, pour la liberté & la ſûreté du commerce, ſont violés par le caprice d'une Nation qui pille, ſans aucune formalité, tous les vaiſſeaux marchands qui font leur commerce avec confiance; ſi elle les prend dans des ports Neutres, comme il eſt arrivé dans la derniere guerre; l'Eſpagne doit craindre, ſi l'Anglois n'eſt pas réprimé dans une violation de traités qui avoient été ſacrés juſqu'à ces jours, d'eſſuyer, de la part de l'Angleterre, les mêmes traitemens qu'a eſſuyés la France, à la prémiere querelle, que formera l'ambition d'une compagnie de la Grande-Bretagne. Le coup ſeroit bien plus cruel pour l'Eſpagne, puiſque toutes les Puiſſances qui ſont le commerce principal de cette Monarchie, le font ſous le nom des originaires Eſpagnols, qui ont, par cet accord, un profit réel, ſans courir de grands riſques: la bonne foi violée une fois, ſur de pareils engagemens, pourroit déterminer les Puiſſances à une autre forme de commerce, dans ces mêmes parties, qui porteroit un coup mortel à la Monarchie Eſpagnole.

Dans les tems heureux de ſa ſplendeur, l'Eſpagne pouvoit eſſuyer des échecs impunément: les reſſources ſe trouvoient avec facilité dans ſes propres fonds; mais, ſi elle eſt de bonne foi, elle conviendra qu'elles ne peuvent plus être puiſées dans ſes propres forces. Une alliance ferme & ſolide avec la France peut aſſûrer la liberté de ſon commerce, & ne lui laiſſer aucune crainte contre des invaſions qu'on auroit projettées ſur quelqu'une de ſes Colonies. Toute l'Europe eſt in-

intéreſſée que l'Eſpagne conſerve, dans la forme de ſon adminiſtration, les richeſſes qu'elle poſſéde, puiſqu'elles ſont partagées parmi tous les membres commerçans. Il eſt de l'intérêt général que l'ambition Angloiſe n'entame jamais une régie reverſible à toutes les Nations, à toutes les Puiſſances.

La conduite de la Grande-Bretagne, depuis un ſiécle, porte l'empreinte de l'inſolence; & l'orgueil qui a dicté ſes démarches hardies, annonce à l'Eſpagne plus qu'à toute autre Puiſſance ce qu'elle doit attendre, ſi elle ne prête ſes bons offices, de concert avec la France, avec toute l'Europe, pour faire reſpecter à l'Anglois des loix ſacrées qui ne peuvent être violées, ſans porter un coup mortel à toutes les Nations. Le corps de la République générale exige que perſonne ne s'écarte des conventions qui ont été ſolemnellement preſcrites à tous ſes membres.

Le commerce que l'Eſpagne fait, eſt ſi fort ſubordonné, que ſi une Puiſſance de l'Europe, telle que la Grande-Brétagne, prenoit trop le deſſus ſur la mer, il en réſulteroit un dépériſſement, qui, dans la révolution d'un demi ſiécle, entraîneroit la Monarchie Eſpagnole dans la triſte ſituation de n'avoir pour tout droit que le titre de Souveraineté. Si ce Royaume s'eſt épuiſé par les conquêtes du Nouveau-monde, il doit travailler à recueillir une partie des tréſors qu'il procure aux Nations Européennes. L'Eſpagne a-t-elle dans les mains des reſſources ſuffiſantes, pour oppoſer à la tyrannie Angloiſe un bouclier qui

arrête les coups réitérés qu'elle peut lui porter? La politique nous démontre que l'Eſpagne ne ſauroit réſiſter aux ſecouſſes qu'elle peut eſſuyer de l'ambition Angloiſe.

Déja l'Angleterre, dans des tems moins malheureux pour l'Eſpagne, a forcé le Miniſtére Eſpagnol de céder des privilèges excluſifs à la Grande-Bretagne, lesquels attaquent les branches du commerce de l'Amérique dans toute ſon étendüe. Que ne devroit-elle donc pas craindre, ſi l'Anglois parvenoit à cet empire des mers qui mettroit ſa puiſſance en état de dicter au cabinet de Madrid, ſes ſuprêmes volontés; & ſi l'Anglois parvenoit à ne plus avoir beſoin de garder aucun ménagement, l'Eſpagne reſſentiroit ce que peut la tyrannie la plus démeſurée.

l'Ambition de la Grande Brétagne a forcé, par ſa conduite perfide, la France & l'Eſpagne à cimenter & à entretenir la plus étroite intelligence: les combinaiſons ménent ces deux Puiſſances à la balance de l'équilibre: leur grandeur dépend du ſyſtême d'alliance qu'elles ont contractée enſemble à perpétuité. Les barrieres qui aſſûrent à la France & à l'Eſpagne, que l'eſprit de conquête ne peut, ni ne doit jamais altérer cette harmonie heureuſe, leur dicte la néceſſité de cette Union; les poſſeſſions du nouveau-Monde doivent faire le point eſſentiel de leur politique. La France ne ſauroit perdre en Amérique, que l'Eſpagne ne ſoit bleſſée du même coup, & la Puiſſance Françoiſe reſſentiroit, à ſon tour, les malheurs qui entameroient ces parties du nouveau-

Monde, occupées par l'Eſpagne. La néceſſité de ſe protéger les oblige donc à une Union qui balance la Puiſſance Maritime; & toute diviſion cauſée par l'intérêt, la jalouſie, ou la rivalité, ſeroit oppoſée à la gloire des Monarques, & à l'avantage de leurs ſujets.

Le Miniſtere Eſpagnol ne peut pas ſe diſſimuler les vües d'ambition qui rongent la Puiſſance Britannique, vis-à-vis de ſes poſſeſſions de l'Amérique: ſans porter ſes recherches au tems de ſplendeur, où *Olivier Cromwel*, étoit protecteur de la Grande-Bretagne, [homme qui ſeroit dans l'hiſtoire trop grand & trop illuſtre, s'il n'avoit pas ſouillé ſes mains dans le ſang de ſon Roi] on connoît les deſſeins qui avoient été formés par ce grand génie pour enlever à l'Eſpagne ſes poſſeſſions du Nouveau-Monde; il y auroit réüſſi, ſans un avis qui fut donné à propos au Cabinet de Madrid; il en coûta à cette Puiſſance la *Jamaïque* qui fait un des plus beaux & des plus floriſſans établiſſemens de la Grande-Bretagne en Amérique.

L'Eſpagne doit ſentir, ſans doute, l'obligation où elle eſt d'entretenir une amitié & une alliance inviolables avec la France, qui la mette en état de conſerver ſes droits, ſes privilèges, ſes poſſeſſions. Les années 1723 & 1739. ſont des époques ſi près de nous, que l'Eſpagne ne ſauroit les avoir oubliées: l'Anglois a fait ſentir dans ces deux occaſions qu'il ne connoît vis-à-vis de cette Monarchie que le droit de la force, lorſqu'il s'agit de ſon agrandiſſement, ou de ſon commerce.

Que l'Eſpagne prenne une balance, & qu'elle peſe ſa ſituation & ſes forces vis-à-vis de la Puiſſance Britannique; & elle conviendra de la néceſſité où elle ſe trouve de rétablir ſa marine expirante. Elle ne le peut que par ſon étroite alliance avec la France qui a les mêmes intérêts. Si l'amitié ne menoit pas ces deux Puiſſances à cette Union; des raiſons d'Etat & des intérêts reſpectifs pour leur gloire, & leurs poſſeſſions, les y obligeroient. Un partage égal de la navigation eſt indiſpenſable pour la tranquillité & le bien de l'Europe: elle dépend eſſentiellement de la bonne intelligence des Cabinets de *Verſailles* & de *Madrid*.

## Le Portugal.

Ce Royaume a éprouvé des révolutions ſi ſurprenantes, qu'il ſemblera toujours incroyable à la poſtérité qu'il ſe ſoit ſoutenu, étant ſi voiſin de l'Eſpagne, & ayant été pendant des ſiécles, une Province de cette Monarchie: ſa ſituation lui a valu, pendant long-tems, la haute conſidération dont il a joui dans l'Europe, par l'habileté de ſes commerçans: les Portugais ont fait les principales découvertes du Nouveau-Monde: ils ont eû dans leurs mains tout le commerce des Indes: ils renfermoient dans leur port de Lisbonne le magaſin général de l'Europe. Cette ville qui a été ſi puiſſante a vu fuir, par la négligence de ſes Miniſtres, différentes branches

de commerce, & a perdu inſenſiblement ſon luſtre, ſes richeſſes, ſon crédit, ſes manufactures, ſon agriculture, & parconſéquent ſon indépendance.

Lisbonne comme tributaire de la Puiſſance Britannique, peut à peine ſuffire à ſes beſoins avec tout l'or du Bréſil; l'Anglois a ſçu par ſon habileté, & par l'induſtrie de ſon commerce, ramener à lui toutes les richeſſes que le Portugal retire de ſes mines: le Portugais n'eſt pas plus le maître de ſes richeſſes qu'un eſclave l'eſt du revenu du domaine de ſon patron. L'Anglois lui fournit le néceſſaire pour la vie, l'habillement, l'aiſance & le luxe: une Puiſſance qui reçoit ſa ſubſiſtance, & tout ſon néceſſaire d'une main étrangére, doit dépendre, ſans difficulté de ſa bienfaitrice. Le Portugal languit au milieu de l'opulence. Les véritables richeſſes ſe trouvent dans l'agriculture, & dans l'induſtrie des ſujets, qui peuvent par leur travail, ſe paſſer de leurs voiſins pour la ſubſiſtance, & pour le vêtement.

Le luxe & le ſuperflu n'abſorbent pas les richeſſes d'un Royaume: ils animent, au contraire, l'induſtrie, & mettent une circulation dans le commerce, qui donne l'aiſance à tous les membres de l'Etat. Il ſeroit difficile de découvrir le vice qui a mené à la dépendance un peuple qui étoit belliqueux, laborieux, induſtrieux, clairvoyant, profond dans les ſciences; en un mot, les Portugais ſembloient être placés ſous un climat, qui leur donnoit de la

ſupériorité, pour bien des choſes, ſur le reſte des Européens.

Lisbonne eſt eſclave ; à quoi attribuer un malheur qui fait frémir l'humanité ? Le mot d'eſclave révolte le cœur humain ; c'eſt cependant la ſituation actuelle du Portugal. Il reçoit de mains étrangeres ſa ſubſiſtance & ſon néceſſaire ; il n'eſt donc pas en ſon pouvoir de ſe paſſer de ſes voiſins.

Si la Grande-Bretagne à ſçu mettre à profit les fautes que le Portugal a faites, en perdant ſon agriculture & ſes manufactures ; elle s'eſt conduite ſuivant la ſaine politique, & doit à l'habileté de ſes Miniſtres la jouiſſance des revenus des mines du Bréſil. Comme une Puiſſance ne ſauroit gagner qu'une autre ne perde, l'intérêt & la politique de la Grande-Bretagne l'ont toujours obligée à des égards pour ce Royaume, afin d'en retirer tous les tréſors ; comme elle ne doit qu'à ſa ſcience profonde en politique, l'aſcendant qu'elle a pris ſur les Portugais, nulle Nation voiſine ne peut trouver à redire dans cette conduite, que les reproches qu'elle doit ſe faire à elle-même, puiſqu'elle n'a pas ſçu profiter, comme l'Angleterre, des avantages que Lisbonne préſentoit. Tous les Européens qui ont la facilité du commerce maritime, auroient pû trouver dans l'oiſiveté des Portugais, un agrandiſſement rélatif à leur poſition, & l'Anglois trop éloigné n'auroit pas joui ſeul de tout l'or du Bréſil.

Si le déſaſtre que Lisbonne éprouva par le

tremblement, eût été aſſez puiſſant, pour lui faire comprendre la néceſſité de rétablir ſon agriculture, les arts & les manufactures, elle eût gagné dans cette malheureuſe cataſtrophe Que ſes peuples deviennent induſtrieux, qu'ils fouillent la terre, ils trouveront des tréſors préférables à ceux du Bréſil, & l'abondance des richeſſes fera d'un peuple eſclave, un peuple libre; le Souverain trouvera une Puiſſance & une Grandeur réelle dans les reſſources de ſon Etat: l'or du Bréſil circulant dans le Royaume, y portera la vie, & ranimera ce corps paralitique.

La Grande Bretagne perdroit dans cette nouvelle adminiſtration cinquante millions, au moins, chaque année, qui paſſent de Lisbonne en Angleterre. Sa pluye d'or dont elle ſe vante tant, eſſuyeroit un échec qui diminueroit ſon orgueil, & le Portugal auroit pour amies toutes les Puiſſances de l'Europe, au lieu d'un maître, d'un despote qui donne des ordres ſouvent trop ſévères.

Si le Portugal, dans ſon dernier malheur, eût profité de ce cruel Phénomène, pour ramener à ſon avantage les richeſſes qui paſſent dans les mains étrangéres; parvenu à ce point déciſif pour ce Royaume, il eût pu entrer pour beaucoup dans la balance de l'équilibre politique de l'Europe. Tout l'invitoit, tout l'invite encore à un parti ſi ſage; ſa poſition, ſes mines, ſon ſol lui ouvrent & lui aſſûrent un ſuccès infaillible, dans un plan qui tend au bonheur des ſujets & à la gloire du Souverain.

## L'ITALIE.

Il ſemble que l'Italie ſoit expoſée par ſa poſition, ou ſes richeſſes, à prendre part dans toutes les guerres qui naiſſent entre les Souverains de l'Europe ; ce pays devroit toujours joüir de la plus grande tranquillité, & ne connoître jamais les horreurs de la guerre; un nombre de Princes preſque tous foibles; pluſieurs Républiques qui ont perdû leur Principale conſidération; la Puiſſance eccléſiaſtique qui n'a d'autres armes à offrir, pour ramener les Princes à l'Union & à la paix, que ſa politique & ſes bons offices. Toutes ces raiſons paroîtroient plus que ſuffiſantes pour déterminer tous les Princes, & les Républiques qui compoſent ce vaſte Etat, à chercher une forme d'adminiſtration, qui les mît à couvert des malheurs indiſpenſables que la guerre entraîne dans les pays qui en ſont le théâtre.

Les droits que les Maiſons de Bourbon & d'Autriche ont acquis dans le ſein de l'Italie, ont engagé ſouvent des guerres funeſtes, qui ont déchiré ce pays, qui, auroit dû par ſa ſituation, être exempt de partager la haine, ou l'ambition de ces deux rivales: des alliances contractées par des Républiques, ou des Princes particuliers, les ont mis tour-à-tour, dans la néceſſité de ſe joindre avec l'une ou l'autre des Puiſſances de Bourbon & d'Autriche. De ce vice de politique, on a vû ſouvent naître une di-

viſion générale entre tous les membres qui compoſent le corps de l'Italie. Des Princes y ont perdû leurs états; des Républiques leur liberté; & les ſecouſſes réitérées que la maſſe a eſſuyées, a réduit plus d'une fois ce pays ſi floriſſant, & ſi célébre, dans la déſolation, & dans le cas d'être menacé de l'oppreſſion.

Deux Puiſſances ont forgé, pendant des ſiécles, des fers, pour l'aſſervir, en travaillant toutes les deux pour la même fin: elles les ont briſés par la crainte, où on étoit, qu'une des deux ne prévalût, ſi elle parvenoit à donner la loi dans un pays, où il y a tant de reſſources; une troiſième Puiſſance ſeroit plus dangereuſe pour la liberté de l'Italie, ſi elle réüſſiſſoit dans ſes projets. C'eſt la Grande Bretagne: maîtreſſe de Gibraltar & de Port-Mahon, ſon empire eſt devenû trop puiſſant ſur la méditerranée: elle menace la liberté de l'Italie.

La guerre de 1741 lui a appris ce que peut une Puiſſance qui aſpire à la domination des mers. Le Capitaine *Martin* avec une eſcadre de ſix vaiſſeaux de ligne, ſix frégates, deux galliotes à bombes, ſe préſenta le 18 *Août* de cette année devant Naples: il envoya une lettre du Roi ſon maître, au premier Miniſtre, qui deffendoit à Sa Majeſté Sicilienne, de prendre parti dans la guerre, que ſon pere & ſon frere avoient avec la maiſon d'Autriche, pour réclamer les biens de la maiſon *Farneſe*. On ne donna qu'une heure au Miniſtre du Roi pour ſigner, ſans délai, les volontés de la Cour de Londres. Si ce

n'eſt pas là un eſſai de tyrannie le plus formel, c'eſt au moins une marque de Puiſſance & d'autorité bien décidée.

Veniſe autrefois ſi Puiſſante par ſon commerce, Veniſe ſi riche par ſon induſtrie, jalouſa toujours les Puiſſances de l'Europe: trop de fierté dans ſa proſpérité, allarma tous les Princes qui formoient la République générale Ils projetterent par une ligue qui eſt trop connüe, pour qu'on la rapporte ici, ſa perte ; perſonne n'en étoit mécontent, & on ne pouvoit lui attribuer aucune vüe d'ambition qui viſât à dominer ſur ſes voiſins. On demande qu'avoit fait Veniſe pour s'attirer la haine générale? Elle étoit trop riche, & mettoit trop d'orgueil dans ſes négociations; elle a perdu ſon luſtre, ſon crédit, ſa Puiſſance.

Si Veniſe a jalouſé les Puiſſances de l'Europe, par l'habileté de ſon commerce, & l'induſtrie de ſes ſujets, qui attiroient trop de richeſſes dans ſon ſein; de quel œil toute l'Europe doit-elle voir la Grande-Brétagne chercher à embraſſer, à engloutir tout le commerce des quatre parties du monde? Elle a 200 vaiſſeaux de guerre, 10000 vaiſſeaux Marchands, des ports ſans nombre; les richeſſes aboutiſſent toutes au même point; l'Anglois s'en vante, & dit non ſecrétement, mais dans ſes écrits publics: nous ne permettrons pas que l'Italie étende ſon commerce; que l'Eſpagne améliore le ſien; que la France joüiſſe paiſiblement de celui qu'elle s'eſt acquiſe; nous oterons la pêche à la Hollande; elle la rend trop

puiſſante; le Nord doit reſter dans l'état où il ſe trouve; tels ſont les écrits qui partent du ſein de la Grande-Bretagne. Si avec de pareils diſcours, on ne deſſille pas les yeux à toutes les Puiſſances de l'Europe, il faut croire qu'elles touchent à un moment funeſte.

Les Puiſſances de l'Europe n'accordent plus, heureuſement, de créance à cette chimére de l'équilibre que la Grande-Bretagne a toujours miſe en avant. Le tumulte, le vacarme du Parlement d'Angleterre, ne peut porter ſa voix que dans les airs; les cœurs ne ſont plus ſuſceptibles d'illuſion; la ſageſſe a pris la place de la phrénéſie; l'Anglois crioit, ſans ceſſe, au Roi, dans ſes délibérations Parlementaires " *Mainte-*
" *nez la balance de l'équilibre, & nous vous donne-*
" *rons tous les ſubſides que vous déſirerez.*,, Depuis long-tems, le maſque eſt tombé, & l'Europe a dû connoître que le Parlement Britannique rempliſſoit ſes harangues d'un mot ſéduiſant, demandant cette balance de l'équilibre.

Que l'Europe juge avec déſintéreſſement, ſi la Grande-Brétagne a cherché l'équilibre de l'Europe; on laiſſe à la politique à pénétrer ſes deſſeins. L'Angleterre s'eſt toujours conduite ſuivant ſon ambition, & ſon intérêt, eſpérant étendre ſa domination tyrannique ſur toutes les mers, & ramener à elle ſeule tous les avantages qu'on peut retirer de l'épuiſement des Puiſſances qui tiennent le premier rang dans l'Europe. Elle n'a jamais connû la balance de l'équilibre, que pour en impoſer aux Eſprits foibles, & jetter par là les fondemens de la tyrannie la

plus décidée. Qu'on la connoiſſe dans ſa conduite: c'eſt à cela ſeul à prouver que ſon projet a toujours été d'abaiſſer les maiſons de Bourbon & d'Autriche, afin de parvenir à donner la loi, & des fers à toute l'Europe. L'Angleterre a toujours ſuivi une politique rélative à ſon ambition, & n'a jamais porté ſes vües au bien de la République générale. Des faits puiſés dans l'expérience, dépoſeront juſqu'à la plus réculée poſtérité, contre la conduite inique de la Grande-Brétagne.

Nous vivons dans un ſiécle trop éclairé pour qu'il ſoit beſoin de prouver qu'une Nation ne peut être heureuſe & floriſſante, ſans le commerce. C'eſt la baſe & le pivot ſur le quel la politique doit le plus porter; & toute Puiſſance qui perdra de vüe cet objet important, deviendra, quelque reſſource qu'elle ait, foible & dépendante.

Les Nations qui ont connû, peut-être un peu tard, la néceſſité où elles ſe trouvoient d'établir le commerce, chacune dans ſes Etats reſpectifs, ont paſſé d'un commun accord, pour le bien général & particulier, des traités de commerce & de navigation: ces traités font la loi & la ſûreté de tous les membres de la République générale. Pour en retirer les fruits qu'elles s'en ſont propoſées, il faut qu'ils ſoient obſervés réligieuſement, & lors qu'un des contractans enfreint ces loix ſacrées & fondamentales de la ſûreté publique, toutes les Puiſſances ſont offenſées d'une pareille infraction.

Le commerce de l'Europe porte ſur cinq branches: le commerce intérieur de chaque Etat en particulier ; le commerce des Européens entr'eux ; celui qu'ils font aux Indes, en Amérique, & ſur les Côtes d'Afrique. Pour rendre chacun de ces commerces ferme & ſtable, il a fallû que des loix ſages les ayent mis ſous leur protection. Comme elles font le bonheur des Peuples, elles ont demandé les ſoins des plus grands hommes d'Etat. Ces loix ſi néceſſaires & ſi importantes deviendroient inutiles, ſi chaque Nation vouloit forcer avec autorité les barrieres miſes par des conventions ſolemnelles entre les légiſlateurs.

En effet, tout traité devient inutile, s'il eſt permis au plus fort de l'enfreindre, ſans égards, ni ménagemens. L'Europe policée retomberoit dans la barbarie la plus funeſte; & elle ſeroit aſſervie par la Puiſſance, qui ne connoîtroit plus de loix: il eſt donc de l'intérêt commun de ramener, ſous leur autorité, tout Souverain qui les a violées. La tranquillité publique, la ſûreté du commerce, la bonne foi, l'aſile que chaque Nation donne dans ſes Etats, reclament leur liberté; la gloire des Souverains les engage à les protéger, à leur prêter leurs bons offices pour les faire reſpecter, & leur rendre la vigueur dont elles doivent jouir.

La Navigation eſt l'ame du commerce. Athénes a éprouvé: Carthage l'a fait connoître par ſon orgueil: Alexandrie a fleuri par cette induſtrie, & les Romains ne parvinrent à l'Empire

du Monde, qu'après avoir établi une marine, aſſez formidable, pour en impoſer à toutes les Puiſſances. Si, de tous les tems, la marine a eu les mêmes avantages, & qu'elle aît toujours pris le deſſus : cet axiome reçu chez les Grecs, " que celui qui eſt maître de la mer, doit, à la " longue, le devenir du continent, " exige que la Nation qui peut ſe procurer le commerce maritime, doit en faire le point eſſentiel de ſa politique ; on ne ſauroit donc lui donner trop de protection.

Le commerce maritime forme un objet ſi conſidérable, qu'on doit ſentir combien il doit-être protégé par les loix. C'eſt pour lui donner la conſidération qu'il exige, que les Puiſſances de l'Europe ont établi entr'elles un droit commun. Les traités de Commerce & de Navigation doivent-être ſcrupuleuſement obſervés : & s'il eſt une Puiſſance qui oſe les enfreindre, tous les Souverains de l'Europe doivent preſſentir le malheur qui les menace, s'ils ne prêtent pas leurs bons offices, pour leur faire rendre le reſpect & la vénération que toutes les Nations leur doivent.

La bonne foi la plus épurée, doit faire le luſtre, le ſoutien, l'accroiſſement du commerce : que deviendroit ce commerce qui eſt l'ame des Etats, auquel on doit la ſociété, la communication & la bonne harmonie qui regne entre les Puiſſances de l'Europe, ſi on la perd de vüe ? Ces tems malheureux, où chaque peuple ne ſortoit de chez lui que les armes à la main,

& dans le deſſein d'envahir les biens & la fortune de ſes voiſins, renaîtroient ; l'Europe ne formeroit que des villes habitées par des pirates, & retomberoit dans la barbarie, par l'anéantiſſement des loix & des traités.

Il étoit réſervé à la Grande-Bretagne de donner à notre ſiécle un exemple de mauvaiſe foi, en violant le droit des gens, & les pactes les plus ſacrés entre les Nations. L'Europe a dû voir par la conduite de l'Angleterre, qu'elle ſe ſoucie peu de l'équité dans ſes entrepriſes, pourvû qu'elles ſoient ſoutenues par la force, & qu'elles tournent à ſon avantage. Sa perfidie, & ſes pirateries ſont connues de l'Univers entier. Où ſont ces Romains, qui s'écrioient : " *rien n'eſt permis aux Nations ſans la force des* " *loix* ? " Sortir de ce principe, c'eſt renverſer tous les ſyſtêmes de la bonne foi & de la ſociété. Les Romains d'autrefois euſſent appellé les manœuvres des Anglois de nos jours, des crimes clandeſtins, ou actions impies ; ils autoriſoient la ruſe pourvû qu'elle fut ſans trahiſon, & regardoient la ſupercherie comme indigne des hommes. La Grande-Bretagne a donné des preuves aſſez convaincantes de ſon ambition & de ſes mauvais deſſeins ; & ſa conduite a dû ſuffiſamment convaincre qu'elle ſe joüe des inſtrumens de la foi publique. Que l'Europe prononce ſur la validité de la derniere guerre qui a porté l'allarme dans le ſein de tous les Etats de la République chrétienne : on ſoûmet au jugement de toutes les Nations, & de toutes les Puiſſances qui la compoſent, cette queſtion de politique.

L'Anglois veut imiter la fameuſe République Romaine: il n'y a pas un membre dans les deux chambres du Parlement Britannique, qui ne ſe croye un Sénateur Romain. Qu'on liſe avec attention leurs harangues les plus refléchies, on trouvera cet eſprit de domination; & examinant leur conduite, on y découvrira, peut-être, plus d'orgueil, que dans les tems les plus heureux du Sénat Romain. Eſt-il poſſible que l'Europe aît ſouffert, juſqu'à ce jour, le ton inſolent d'un peuple qui n'a compté, pendant tant de ſiécles, dans la République générale, que par ſa foibleſſe & ſes barbaries; qui n'a pris un aſcendant décidé, & n'a trouvé un poids dans la balance, qu'à la faveur des diviſions des maiſons de Bourbon & d'Autriche?

Si l'Angleterre a ſçu mettre à profit, dans la révolution d'un ſiécle, toutes leurs querelles & leurs rivalités, ne doivent-elles pas voir que les trois Puiſſances, qui devroient néceſſairement tenir la balance de l'équilibre, perdront toujours leurs plus beaux droits par leur méſintelligence? L'Empire, la France, l'Eſpagne ont un intérêt commun à maintenir une égalité entre les autres Potentats, qui ne leur donne jamais la crainte de dépendre de leurs caprices; une union fondée ſur la probité & la bonne foi, qui devroit être trouvée dans le cabinet des Princes, ſi elle ſe perdoit, peut les mettre à même de donner à l'Europe une paix conſtante, aſſûrée & durable. Quel bonheur pour la chrétienté! Si on joüiſſoit de cette paix ſi déſirable tous les peuples vivroient tranquilles; les Souverains, en feſant

des

des heureux, trouveroient mieux leur véritable gloire, que dans les horreurs de ce qu'on a juſqu'ici appellé *Héroïſme*, qui ne peut, tout au plus, que donner un grand nom aux ſujets de leur domination, qui ſe diſtinguent dans des guerres ſanglantes.

Ces trois Puiſſances, à examiner leur poſition, leurs forces, leurs loix & leurs domaines, ſemblent être ſéparées de façon qu'elles ne peuvent pas avoir l'Eſprit de conquête, les unes ſur les autres; quelle raiſon peut donc s'oppoſer à leur bonne intelligence? Qu'on examine avec attention, & on décidera que la Grande-Bretagne n'ambitionne que de faire fermenter leurs anciences querelles; elle travaille donc pour ſes vües d'intérêt, & non pour la tranquillité publique; ſes menées aſſez connües, aujourd'hui, doivent être ſuffiſantes, pour rendre à la ſaine politique, tous ſes anciens droits, & la diriger au bien commun de la République Européenne. Que chaque Nation qui la compoſe ſoit bien convaincüe, que la ſûreté de ſes biens & de ſes privilèges eſt ſous la protection de ces trois Puiſſances, qui foulant aux pieds toutes les vües d'agrandiſſement & d'ambition, ne doivent travailler, en mettant leurs forces ſur un pied reſpectable, qu'à maintenir chaque Puiſſance dans les juſtes bornes de ſon pouvoir, & qui n'enviſagent dans une démarche ſi ſage, que le bien général des peuples.

Alors les traités qui ſeront paſſés pour la liber-

té publique, & pour la ſûreté du commerce, auront force de loi, & ne ſeront pas violées par les caprices d'un peuple qui ſe croit tout permis; la ſociété ne ſera pas deshonorée par des inſultes inoüies; les Puiſſances foibles ſeront aſſurées de la protection des tuteurs de la liberté publique. Nations! Vous trouverez alors les déffenſeurs de vos droits: & l'orgueilleux Breton ne vous dictera plus des loix contraires à vos intérêts.

L'Angleterre doit au fameux *Cromwel* les premiers fondemens de ce ſyſtême ambitieux, la domination des mers. Plus la ſageſſe de ſon adminiſtration, & la conſtance de ſa politique, euſſent mérité des éloges, ſi elle ne ſe fût jamais écartée des loix; plus les Puiſſances qui doivent tenir la Grande-Brétagne dans l'état de force que ſon rang, & ſa poſition requiérent, ont des reproches à ſe faire; puiſqu'à la faveur de leurs diviſions, elles l'ont laiſſée venir à un point d'autorité qui lui donne trop d'aſcendant dans les affaires générales, & trop de poids dans la balance de l'équilibre. Il eſt tems qu'elles faſſent ceſſer les anciennes diviſions, & qu'elles connoiſſent que leurs véritables intérêts doivent les unir, pour remettre l'Angleterre dans ſon état naturel.

Je ne penſe pas qu'il dût y avoir une alliance offenſive & défenſive, entre l'Empire, la France, & l'Eſpagne: un pareil traité réüniroit trop de forces dans le même point; l'Europe en ſeroit

allarmée, & il ſeroit difficile qu'on y trouvât cette bonne foi qui doit éclairer les démarches des Souverains; mais une amitié & une bonne harmonie entre ces trois Puiſſances, qui ſe protégeroient, & s'accorderoient leurs bons offices, dans les diviſions qui naiſſent entre les Souverains de la République Chrétienne, feroit reſpecter les loix & les traités de toutes les Nations. Alors les foibles ſeroient aſſûrés d'une protection conſtante & inviolable vis-à-vis de leurs égaux, qui auroient des vües d'ambition. Ce ſyſtême pourroit, à juſte tître être appellé celui de l'équilibre entre les Puiſſances.

Les cris de la Grande-Bretagne qui ſe font entendre, depuis un ſiécle, dans toute l'Europe, en diſant: " nous ne travaillons que pour l'é-" quilibre," ont été perfides. Les événemens paſſés portent le caractére de preuve. La conduite & la politique Angloiſe toujours conſtante à entretenir la guerre entre les maiſons de Bourbon & d'Autriche, aſſûrent & démontrent qu'à leur faveur, les Anglois vouloient devenir les maîtres abſolus des mers & du commerce, & qu'ils n'ont jamais eû pour but le bien général ni particulier de l'Europe.

L'Empire de la mer donneroit à une Nation la Monarchie univerſelle; mais il faudroit que toutes les Puiſſances lui laiſſaſſent prendre aſſez de force ſur les deux mers, pour qu'il ne leur fût plus poſſible de ſecoüer le joug qui auroit été impoſé. Qu'on ſuive l'Angleterre, on verra que ſon am-

bition l'a flattée d'y parvenir. C'eſt impoſſible aujourd'hui: les Nations qui compoſent le monde connû, ſont trop bien policées pour permettre qu'elle donne la loi: elle a fait tout ce que la politique exige pour acquérir ce degré de Puiſſance, elle a employé dans ſon île tout ce que la force peut faire, & tout ce que la ruſe peut ſuggérer, pour accroître ſa marine; elle s'eſt fixée à ce ſeul point, & ne connoît d'autre profeſſion; elle a, depuis cent ans, fait ce qu'elle a pû pour empêcher ſes voiſins d'augmenter leurs forces maritimes; elle a même voulû contraindre d'autres Etats à n'avoir qu'un certain nombre de vaiſſeaux: ſi l'Europe ne voioit pas clairement dans cette conduite, que la Grande-Brétagne a jetté les fondemens de la domination des mers, toute preuve deviendroit équivoque.

Si la ſupériorité en forces maritimes ne conduit pas directement par elle-même à la Monarchie Univerſelle, elle procure du moins de grandes richeſſes, qui ſont l'ame & le nerf des ſuccès, & mettent un peuple en état de faire ſon commerce avec avantage, en tems de guerre & en tems de paix; une Nation qui arme des flottes conſidérables, eſt, pour ainſi dire, voiſine de tous les Etats: elle peut, à ſon gré, s'en faire aimer, reſpecter & craindre, & ſon alliance étant préférée, dans bien des conjonctures, à celle d'un Peuple plus puiſſant, joüe un rôle conſidérable dans les affaires de l'Europe.

Si la Grande-Brétagne eût ſçû jouïr avec modé-

ration de ſes richeſſes, de ſa poſition & de ſes forces, elle étoit parvenüe à cette ſituation flatteuſe qui auroit fait rechercher avec empreſſement ſon amitié, & ſon alliance. Mais elle a mis trop de fierté dans ſa Puiſſance: elle a voulu ſe faire redouter: elle a menacé & pris le ton tranchant & déciſif: elle n'eſt donc pas amie, puiſqu'elle veut être maîtreſſe. On ne ſe fait pas à la tyrannie. Si l'Anglois n'a pas reſpecté les autres Souverains, ſa Puiſſance doit être ramenée à ſon degré de force, pour n'entrer dans la balance de l'équilibre, que comme néceſſaire au bien de la Répulique générale.

Il eſt à deſirer pour le bien général, que toutes les Puiſſances reconnoiſſent, une fois pour toutes, que leurs intérêts reſpectifs exigent un nouveau ſyſtême dans les cabinets. La politique eſt comme le corps humain ſujette à des maladies: il lui faut des remédes, pour qu'elle puiſſe faire dans le corps général les fonctions qui le tiennent dans une balance convenable, pour aſſûrer à chaque membre la ſureté de ſes poſſeſſions, & la tranquillité de ſes ſujets.

Toute l'Europe eſt intéreſſée à faire reſpecter les loix générales & particuliéres, & a prévenir par ſa ſageſſe, qu'aucune Puiſſance ne prenne trop le deſſus, pour attirer à elle plus de commerce qu'elle n'en doit avoir. Un partage égal de commerce eſt le point eſſentiel: celui des forces ſera toujours rélatif & proportionné: quand le beſoin annoncera à tous

les membres de la République qu'un Souverain prend trop le deſſus, le tocſin que ſon ambition fait entendre à tous ſes voiſins les avertit de prendre les armes, lorſque la violation des loix eſt proſtituée, lorſque les droits des Nations ſont bleſſés, ſans aucuns égards. Si l'Europe voit, comme on doit le préſumer, où tendoit la Puiſſance Britannique, elle ſera convaincue qu'elle vouloit dicter des loix, par tous ſes efforts réitérés, & s'attirer toutes les branches de commerce qui ſont partagées entre les habitans du Monde.

Toutes les Puiſſances ſont parfaitement convaincues que la France n'a pas, & ne peut avoir les vües d'ambition qu'on lui a attribuées, & que ſi quelque Puiſſance de l'Europe pouvoit les avoir, avec quelque fondement de vraiſemblance, ce ſeroit la Grande-Bretagne. On ne doit pas craindre qu'elle puiſſe parvenir à la Monarchie Univerſelle; mais on doit empêcher, ſuivant la ſaine politique, que ſon commerce n'engloutiſſe tout celui que font les autres Nations. Le Pavillon de la Grande-Bretagne, mérite ſur mer, une grande conſidération: mais, s'il demande que le corps général de l'Europe lui rende des hommages, & lui décerne des triomphes; ſon orgueil doit lui attirer l'indignation; & tous les Souverains doivent ſe réunir pour ne lui laiſſer pas prendre un Empire ſi dur. Que toutes les Nations du Monde, que tous les habitans de la terre jouiſſent de leur induſtrie, de leur commerce, de leur fortune; qu'ils trouvent dans l'univers de bons amis,

des loix ſages pour réünir la ſociété ; qu'elle ſoit reſpectée des grands & des petits ; en un mot, qu'elle trouve de bons alliés, & jamais de maîtres.

L'Anglois a voulu avoir des établiſſemens ſur toutes les mers : il ſe les eſt appropriés par droit de conquête : il a voulu envahir le Nouveau-Monde, & lui donner des fers : ces coups d'autorité de la part de la Puiſſance Britannique démaſquent ſa cupidité, & ſon ambition ; ſes conquêtes & ſes établiſſemens qu'elle appelle de convenance, prouvent ſes projets ſans bornes ; On ne voit plus dans ſon ſyſtême de politique, cette ſoupleſſe qui veut perſuader : on rencontre dans toutes ſes négociations, dans toute ſa conduite, dans toutes ſes démarches, de l'audace, un ton déciſif, en un mot, on s'apperçoit que l'Anglois veut parler en maître à l'Europe, au Monde entier.

Funeſte aveuglement, excès d'orgueil ! Quelle ivreſſe ! La poſtérité ne croira pas que dans la révolution d'un ſiécle, un Peuple iſolé aît tenté d'impoſer le joug au reſte des habitans de la terre, en annonçant toujours qu'il ne vouloit, en rien, augmenter ſa Puiſſance. Un tableau fidéle du progrès de ſes forces, la circonſpecte gradation dont il s'eſt ſervi pour les eſſayer, ſes menées, ſes intrigues ſourdes & multipliées pour parvenir à ſes fins, annoncent mieux à toutes les Nations, & à toutes les Puiſſances, ce qu'elles doivent prévenir, que

ne le feroient les raiſonnemens les plus recherchés de la plus flatteuſe éloquence.

Il eſt tems, ſans doute, que la République générale ſe détermine, pour le bien général, à annoncer à la Puiſſance Britannique ſes dernieres volontés. Il eſt tems que toutes les Nations, que toutes les Puiſſances prononcent, & diſent à la Grande-Brétagne:

"Nous voulons vous réduire dans votre état naturel: que l'Europe, que le monde entier ſoit libre, & ſon commerce; que la navigation ſoit protégée, ſuivant les loix qui ont été établies; vous donnez des allarmes à la République générale; vous avez inſulté ce corps reſpectable; votre orgueil, votre ambition vous ont aveuglée; rentrez dans le degré de votre force primitive; jouiſſez de votre agriculture, de votre induſtrie, de votre commerce, & de ces ſciences profondes que vous croyez poſſéder à fonds; mais Puiſſance ſuperbe & inquiette, ſoyez plus ſage à l'avenir; l'Europe, le Monde entier, vous l'ordonne: reconnoiſſez votre Souverain, & ſouvenez vous qu'il puniroit, avec plus de rigueur, le ſecond attentat que votre ambition enfanteroit."

Heureuſement pour la gloire des Puiſſances, & le bonheur des peuples, une grande révolution ſe prépare: & elle eſt déja accomplie.

Depuis un ſiécle, l'Europe attendoit cette révolution avec impatience. L'Europe ne devoit naturellement pas croire ſa liberté aſſûrée, juſqu'à ce qu'elle vît voguer ſur l'océan un pavillon qui ne tremblât point devant le pavillon de la Grande-Brétagne.

Le vœu de toutes les Nations, & l'intérêt de toutes les Puiſſances, en ce moment, demandent, que toutes les Nations, que toutes les Puiſſances ſe déffendent contre les prétentions criantes d'un ſeul peuple, d'une ſeule Puiſſance à la monarchie univerſelle des mers. Le ſyſtême politique, la balance de l'équilibre veulent que toutes les Nations, que toutes les Puiſſances maritimes, augmentent de concert leurs forces navales; qu'elles partagent enſemble leur influence; enfin, qu'elles ſe rendent redoutables à la ſeule Nation, à la ſeule Puiſſance qui, depuis un ſiécle, cherche à troubler l'harmonie de l'Europe, à envahir toutes les branches du commerce, à prédominer ſur toutes les mers, enfin à donner des loix par-tout l'univers.

C'eſt la terre, c'eſt la mer, c'eſt le monde entier, dit un auteur reſpectable, qui veulent que toutes les Nations ſoient libres & indépendantes de la Grande-Brétagne. C'eſt le vœu de toutes les Nations, c'eſt l'intérêt de toutes les Puiſſances qui demandent qu'on écraſe une tête d'argille qui veut dominer ſur un coloſſe d'or.

Philoſophes du Monde, amis des hommes,

0765



ſoyez, en ce moment, les interprêtes des peuples, & des ſouverains de la terre! Excitez toutes les Nations, toutes les Puiſſances, à s'armer de vaiſſeaux, & à élever une Marine formidable!

C'eſt pour le repos de la terre que vous ferez des vœux, en ſouhaîtant de voir établir ſur l'Empire des mers, la balance & l'équilibre politiques, qui maintiendront, pour toujours, la ſûreté, la liberté, la félicité de tous les peuples, de tous les Etats, de tous les Empires en général, & de l'Europe en particulier.

E778
B385v